

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

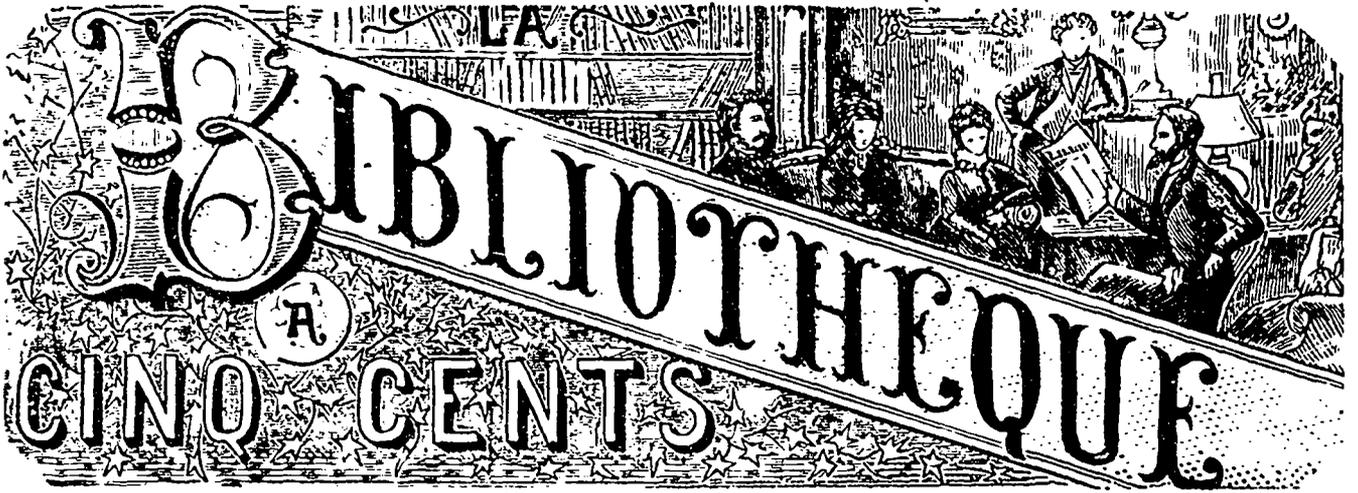
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								



Publié par Poirier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 5 JUILLET 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 13

LE MEURTRE

Cinquieme Partie de "L'ANTRE DU CRIME", par Xavier de Montépin.



LE MEURTRE !

Cinquième partie de L'ANTRE DU CRIME

I

Au bas de cette berge, sur une longueur de trois cents mètres au moins, étaient amarrés cinq ou six trains de bois, vulgairement nommés *sapines*.

On devine qu'ils doivent ce nom à l'essence des bois qui les forment.

Ce sont de longs sapins grossièrement équarris, dont on forme des radeaux qui viennent des lieux de production à Paris où le commerce les achète comme matériaux de construction, et que l'on met en garage sur la Marne jusqu'au moment où ils ont trouvé acquéreur.

Alors on les fait descendre aux quais de Boroy ou d'Ivry, où on les *déchitre* et où les *débardeurs* les retirent de l'eau.

Sur l'une de ces sapines un homme pêchait à la ligne, debout, tournant le dos à Paul, et ne s'inquiétant guère de ce qui se passait derrière lui.

Ce pêcheur n'était point heureux.

Le poisson s'obstinait à ne pas mordre.

A un moment donné, impatienté de ne rien prendre, il posa sa ligne sur le train de bois, se leva en sifflotant, et se mit à rouler une cigarette.

Paul, absorbé dans sa rêverie et les yeux tournés vers le *Petit-Castel*, ne l'entendait ni ne le voyait.

Il fut distrait cependant de sa contemplation et de ses pensées lorsqu'il entendit une voix prononcer son nom.

Abaisant alors ses regards vers le train, il aperçut Jules Boulenois, surnommé la Fouine, qui, en se retournant pour allumer sa cigarette, l'avait vu et reconnu.

—Comment, comment, m'sieu Paul, s'écria la Fouine. Vous êtes là les bras croisés, les jambes pendantes au-dessus du fil de l'eau, au lieu d'avoir une ligne à la main !!

—Ma foi, oui... répondit Paul.

—Et pourquoi ça, donc ?

—La pêche m'ennuie.

—Que diable est-ce que vous examinez donc par là, monsieur Paul ? lui demanda La Fouine étonné de son silence.

—Rien de particulier... Connaissez-vous cette propriété ?

—Quelle propriété ?

—Là, en face...

—Oui, oui... parfaitement... Le *Petit-Castel*... c'est comme ça qu'on le nomme... Un de mes nombreux domaines...

—Un de vos domaines... répéta Paul. Comment cela ?

—Quand je passe les nuits à la pêche et que je me sens trop fatigué, je grimpe là-haut et je vais m'étendre sous les arbres, où je dors comme dans mon lit, à l'abri de la rosée... Vous voyez bien que je fais acte de propriétaire...

—Ainsi vous êtes entré dans le parc ?

—Bien des fois... De nuit, et même de jour...

—Mais, si l'on vous avait surpris ?

—Point de danger. Vide, la maison... C'était avant que ça ne soit vendu...

—Ah ! ça vient donc d'être vendu ?

—Oui... tout dernièrement... s'il y a quinze jours ou trois semaines, c'est le bout du monde...

—Savez-vous qui a acheté ?

—Ma foi, non... Tout ce que je sais c'est qu'il y a deux femmes...

—Ah ! s'écria Paul, deux femmes...

—Positivement, l'une qui peut avoir dans les trente-huit à quarante-cinq ans, qui a dû être épatante dans son jeune temps, et qui n'est pas encore piquée des hannetons, je vous en fiche mon billet...

—Et... l'autre ?... demanda vivement le fils de Raymond.

—Ah ! l'autre, c'est tout au plus, bien sûr, si elle a dix-neuf ans... Elle doit être la fille d'un particulier très bien que j'ai vu avec elle l'autre jour au restaurant de l'Île, où je

l'avais déjà rencontré, ce particulier. Ah ! m'sieu Paul, la belle créature !... Vous me croirez si vous voulez, mais je soutiens que les peintures les plus fameuses, dans les *muséums*, les peintures qui représentent les déesses et les roines, ne sont pas seulement dignes de lui attacher les cordons de ses souliers.

—Et cette personne... si belle... vous l'avez rencontrée au restaurant de l'Île avec un homme ?

—Oui... Le nouveau propriétaire... à ce que j'imagine...

—Etes-vous sûr que cette jeune femme habite le *Petit Castel* ?

—Parbleu !... Je l'y ai vue... et même je lui ai parlé...

—Vous... Comment ?

—J'étais allé demander si on voulait du poisson de ma pêche. J'ai rencontré les deux femmes, la mère et la jeune, dans une allée... J'ai étalé mes goujons... la jeune les aurait bien pris... ils lui tapaient dans l'œil, mais la mère m'a empêché de faire le marché. "Vous savez bien, ma chère Marthe, a-t-elle dit, que nous avons notre dîner de ce soir, et le poisson ne serait plus frais demain..." Bref, j'ai fait choux blanc.

—Alors, elle s'appelle Marthe ! murmura Paul qui ne parvenait point à cacher son émotion.

—Bien sûr, qu'elle s'appelle Marthe... A ça ! mais, on croirait que ça vous intéresse... c'est ce que vous l'avez vue, par hasard ?

—Oui, oh ! oui, je l'ai vue ! répondit le jeune homme avec un involontaire entraînement. Elle est belle comme une madone, et le chant des anges doit être moins doux que sa voix.

—Tiens ! tiens ! tiens ! fit la Fouine en riant et regardant Paul, ça ne m'étonne pas que vous me fassiez causer, alors. C'est pour me parler d'elle... et si vous n'aimez plus la pêche en ce moment, c'est que vous aimez autre chose...

Paul, comprenant bien qu'il venait de se trahir, était devenu rouge jusqu'au blanc des yeux.

Le pêcheur continua :

—Et que cette autre chose, c'est la jeune dame du *Petit-Castel*. Voilà pourquoi vous la faites à la grande mélancolie. Voilà pourquoi vous devenez tout triste et tout pâlot. M'sieu Paul, je m'y connais... vous v'là pincé !... Vous avez un fort béguin !... En bon français, vous êtes toqué de la demoiselle. Le jeune homme baissa la tête.

—Je voudrais savoir, balbutia-t-il, si elle est la fille de l'homme que avez vu avec elle au restaurant de l'Île.

—Pour ce que est de ce renseignement-là, il m'est impossible de vous le donner...

—Etes-vous certain que la propriété ait été vendue ?

—Vendue ou louée... la preuve c'est qu'elle n'était pas habitée depuis longtemps, et qu'elle l'est présentement...

—Elle ne l'est plus... tous les volets sont fermés...

—C'est que les nouveaux maîtres seront peut-être partis en voyage.

—Ne pourrait-on s'en assurer ?

—Rien de plus facile et nous nous en assurerons, si vous voulez, pas plus tard que tout à l'heure...

—Comment ?

—Allez chercher votre bateau. Nous remonterons le petit bras et je grimperai dans la propriété sous le prétexte d'offrir du poisson... Il doit y avoir un gardien... Par lui, en s'y prenant adroitement, on pourra savoir bien des choses... et l'adresse, c'est mon fort...

—Vous vous introduirez seul dans la propriété ?

—Bien entendu, parbleu !...

—Je vais chercher mon bateau.

Paul s'élança sur la berge et prit au pas de course le chemin du garage de son embarcation.

Au bout de moins d'un quart d'heure il était de retour.

—Venez... dit-il à la Fouine.

—Oui, mais n'oublions point le poisson... C'est mon prétexte pour entrer... Ça ne m'irait pas du tout d'être pris pour un voleur...

Il attacha sa poche à poisson à l'arrière du bateau, saisit

les avirons et rama vigoureusement jusqu'au petit bras conduisant à l'escalier dont quelques jours auparavant le jeune homme avait gravi les marches pour rendre à la *Fée des Saules* le livre qu'elle avait laissé tomber.

On atteignit bientôt cet escalier près duquel se trouvait toujours amarré le canot appartenant au docteur Thompson.

La Fouine monta les degrés et disparut derrière les massifs du petit parc.

Son absence ne dura que quelques minutes.

— Eh bien ? lui demanda Paul.

— Eh bien ! vous aviez raison... Tout le monde est parti... la maison est vide...

— On vous l'a dit ? murmura le jeune homme devenu très pâle...

— Non, mais je l'ai vu, il n'y a point de gardien... solitude absolue... Ah ! vous pouvez venir, si ça vous donne envie...

Paul rejoignit La Fouine, et tous deux explorèrent les alentours de la villa.

Impossible de douter.

Tout était clos hermétiquement.

— Partie ! murmurait avec angoisse le fils de Raymond. Elle est partie ! Quelle est donc la raison de ce brusque départ ?... Ce ne peut être pour une longue absence, puisqu'il y a trois jours à peine on exécutait ici des travaux... Marthe reviendra bientôt peut-être...

— Ça, c'est plus qu'on probable ; c'est positivement sûr... répliqua la Fouine. Et au lieu de vous tourner le sang, comme vous paraissez le faire, j'attendrais, moi, paisiblement le retour... et, en attendant, pour ne pas trouver le temps long, je m'en irais à la pêche, matin et soir, levant tantôt une friture et tantôt une matelotte, afin de varier mes plaisirs. C'est ce qu'il y a de plus sage, m'sieu Paul, voyez-vous !... C'est pas une raison, parce qu'on a un fort béguin à l'endroit d'une particulière, pour se laisser dépérir à vue d'œil en se forgeant des tas d'idées bêtes... Faut être philosophe, et si j'osais je vous dirais bien quelque chose...

— Quoi ? demanda Paul, espérant que La Fouine allait lui donner un moyen pour retrouver Marthe plus vite.

— Eh bien ! c'est comme qui dirait une comparaison. Quand je suis à la pêche dans un endroit, n'est-ce pas ? vous suivez bien mon raisonnement, m'sieu Paul ?

— Oui.

— Et que ça ne mord pas à cet endroit-là... Qu'est-ce que je fais ?... Je vous le demande...

— Vous allez ailleurs...

— Juste ! Eh ! bien, v'là l'exemple à suivre. Si ça ne mord point dans un endroit, changez de place...

— C'est-à-dire que vous me conseillez de chercher l'oubli dans un autre amour ?...

— Vous y êtes !... En plein dans le mille ! Les femmes, c'est comme le poisson... faut amorcer pour les pincer. Si vous avez amorcé dans un endroit et que ça ne morde point, amorcez ailleurs ; changez de place et ça mordra... Voilà ! qu'est-ce que vous pensez de ça ?...

— Partons... dit Paul pour toute réponse.

On embarqua et la Fouine retourna sur les sapines, ne voulant pas abandonner le coup laborieusement préparé.

Paul le quitta, ramena sa barque au garage, et le cœur meurtri, saignant de douleur, alla s'enfermer dans sa chambre.

Le courage lui manquait pour lutter et la philosophie pour se faire une raison.

Il s'abandonnait à son désespoir.

II

La Fouine s'était remis à pêcher, et en sa qualité de philosophe (du moins il se croyait tel, de la meilleure foi du monde), il formulait de prolifiques réflexions au sujet de l'aveu qui venait d'échapper à Paul Fromental.

— Tonnerre de Bougival ! se disait-il, le pauvre garçon est rudement pincé ! Il a dans sa boîte à musique un moucheron

qui va joliment lui mettre la chanterelle à l'envers !... C'est-il bête de ne pas pouvoir museler ce polisson d'amour ! Dès qu'il vous a mordu on devient enragé, et rien n'est plus gênant, sans compter qu'on en claquo quelquefois ! Si ça lui arrivait, parole d'honneur, ça serait dommago ! Je le gobe, moi, ce garçon-là, et si jamais je pouvais lui être bon à n'importe quoi, soit pour ses amourettes, soit pour autre chose, je le ferais avec plaisir, ou que le diable m'emporte !...

Brusquement, il interrompit son monologue en s'écriant :

— Ah ! pour le coup, toi, je te tiens !

Ces paroles s'adressaient à un poisson qu'il sentait au bout de sa ligne et qu'il venait de *ferrer* adroitement.

Il ajouta :

— Et je crois que je pourrai aller déjeuner quand tu seras dans ma poche en filet !

Le poisson devait être de belle taille, car La Fouine eut beaucoup de peine à lui faire quitter le fond de la rivière.

Enfin, après une lutte assez longue dans laquelle il triompha, le jeune pêcheur hissa sa capture à fleur d'eau, passa sous elle son épousette et l'amena sur la *sapine*.

C'était une superbe carpe dorée, pesant tout près de cinq livres.

— Ça y est, ma vieille ! dit la Fouine en décrochant le poisson qui se débattait comme un beau diable et, multipliant ses bonds et ses coups de queue, tu auras beau te démener, vois-tu bien, tu vas faire connaissance avec le court-bouillon au vin rouge du restaurant de l'île... Tiens-toi donc tranquille, c'est le plus sage !

Après avoir glissé la carpe dans sa poche en filet, il escalada la berge, laissant ses outils de pêche sur la *sapine*, remonta jusqu'en face de l'île, et héla le passeur qui vint aussitôt le prendre dans son bachot.

Il porta sa capture à la cuisine, reçut son argent, déjeuna rapidement, prit cette fois le vieux bateau délabré qui n'appartenait à personne et dont il avait l'habitude de se servir, revint au train de bois et se remit à pêcher.

Une chance invraisemblablement favorable remplaça la guigne noire du matin.

Coup sur coup, la Fouine *ferra* trois carpes qui ne cédaient guère en grosseur à la première.

Il venait de *repeloter* son coup, et il laissait tomber dans la rivière sa ligne soigneusement amorcée, lorsqu'il interrompit soudain le mouvement commencé, et demeura la bouche béante, les yeux arrondis.

La cause de son étonnement est simple.

De l'autre côté de la Marne, le jeune pêcheur voyait passer une femme dans l'allée du parc du *Petit-Castel*.

Cette femme était Angèle.

L'ex-marchande à la toilette venait d'arriver de Paris pour se conformer aux instructions de Jacques Lagarde, et avant de commencer ses apprêts, elle se dégoûdissait les jambes en faisant une promenade dans le parc.

— Tiens ! tiens ! tiens !... murmura la Fouine. Si je ne me trompe pas, et si j'ai toujours ma bonne vue, c'est la femme mûre, mais bien conservée, qui a empêché la petite qui est si jolie de m'acheter une friture l'autre jour... Alors, ils ne sont point partis en voyage, les *proprios* de cette boîte !... ils se sont absentés seulement pour un jour !... je saurai de quoi il retourne, et peut-être bien que je pourrai porter une bonne nouvelle à m'sieu Paul...

Du train de bois la Fouine sauta dans son bachot, décrocha sa poche en filet et, maniant les avirons avec sa maîtrise habituelle, se dirigea vers Angèle qui s'était arrêtée et le regardait curieusement.

Arrivé près de la berge, le jeune homme se dressa dans son bateau.

— Vous faut-il du poisson aujourd'hui, madame ? lui demanda-t-il.

— Ah ! ah ! C'est vous le pêcheur de l'autre jour... fit Angèle en le reconnaissant.

— Pour vous servir, si j'en étais capable.

—Qu'est-ce que vous avez ?
 —Des carpes...
 —Sont-elles grosses ?...
 —Je vous crois ! La plus petite pèse au moins trois livres...
 —Et des anguilles ?
 —J'en ai deux assez gentrouillettes dans le réservoir de mon bachot... avec ces anguilles-là et une belle carpe vous feriez une riche matelotte !...
 —Combien me vendrez-vous ça ?
 —Douze francs, tout au juste, parce que c'est vous...
 —Eh bien ! remontez le bras jusqu'à proximité de la grille, et apportez-moi la carpe et les deux anguilles.
 La Fouine reprit les avirons, fit force de rames, et fut bientôt à l'escalier voisin de la villa.
 Il le gravit lentement, ayant dans sa poche en filet le poisson demandé.
 Angèle l'attendait près du perron.
 Portes et fenêtres étaient ouvertes au grand large.
 —Voici les trois pièces, ma chère dame... dit le jeune homme. Ceux qui les mangeront vous en feront des compliments... Je vous porte ça à la cuisine, et si vous vouliez je me chargerai de l'écailler...
 —Volontiers...
 Angèle conduisit Jules Boulenois, qui tout en marchant demanda d'un air d'indifférence :
 —Vous étiez donc en voyage ?
 —Pourquoi ça ?
 —Parce que je suis venu hier soir pour vous offrir un beau barbillon, et j'ai trouvé visage de bois...
 —Oui... j'étais absente...
 —C'est ce que j'ai pensé... Je me suis dit que vous étiez allé probablement faire un petit tour à Paris, en compagnie de monsieur votre mari...
 —Qui ça, mon mari ? fit Angèle en regardant le pêcheur avec un commencement de défiance.
 —Mais ce bel homme que j'ai vu et qui porte sa barbe en fer à cheval...
 —Ce n'est pas mon mari...
 —Ah !... je croyais... Enfin, pour sûr, vous êtes sa parente... à moins que vous ne soyez sa gouvernante...
 Angèle ne répondit pas.
 La Fouine poursuivit, tout en écaillant la carpe.
 —Et mam'zelle Marthe est sa fille...
 —Comment savez-vous ce nom ? s'écria l'ex-marchande à la toilette très étonnée.
 —Parbleu !... c'est pas malin ! C'est vous qui l'avez appelée devant moi, un jour où vous n'avez pas voulu qu'elle m'achète du poisson... C'est la fille du monsieur au fer à cheval, hein ?
 —Peut-être...
 —Ah ! il peut se vanter d'avoir bien travaillé, le monsieur... Pour un beau brin de fille, c'est un beau brin de fille ! J'en ai jamais vu de pareille !
 —Allons, taisez-vous, bavand, et dépêchez-vous, je suis pressée.
 —J'empoigne les aiguilles... Comme ça, vous voilà de retour...
 —Vous le voyez bien, puisque je suis là !...
 —Vous, oui, mais la jeune demoiselle ?...
 —Qu'est-ce que ça peut vous faire que la jeune demoiselle, comme vous dites, soit ou ne soit pas ici ?...
 —Ça fait toujours plaisir de regarder quelque chose de beau...
 —Ah ! vous êtes amateur ?... dit Angèle en riant.
 —Et connaisseur, je m'en pique...
 —Eh bien ! portez-en votre deuil, mon garçon !... Vous ne reverrez jamais mam'selle Marthe...
 —Ah ! bah ! Elle est donc partie ?...
 —Hier... Pour l'Amérique.
 —Mazette !... c'est pas tout près !... Avec son père alors ?
 —Qui ça, son père ?
 —Le monsieur au fer à cheval... il me semblait que vous me l'aviez dit.
 —Il vous semblait mal... Ce n'est pas son père... C'est un parent...

—Enfin, puisqu'elle est en Amérique, je me consolerais... Bien sûr que je n'irai point si loin pour la revoir... Alors, vous ma chère dame, vous allez habiter ici tout l'été ?...
 —Non... j'y reviendrai seulement de temps à autre, pour me reposer...
 —Parfait !... et le reste du temps vous resterez à Paris ?...
 —Non, en Chine...
 La Fouine, ahuri, regarda Angèle.
 —En Chine ! répéta-t-il, quelle blague !... vous vous fichez de moi !
 —Est-ce que vous commencez seulement à vous en apercevoir, mon garçon ? répliqua l'ex-marchande à la toilette en haussant les épaules. En voilà assez, n'est-ce pas, des questions !... Vous êtes curieux, vous savez, et je n'aime pas bien ça !... J'ai eu la bonifacerie de vous répondre un instant, mais faut de la patience, pas trop n'en faut !
 —Ne vous fâchez point, ma chère dame, s'il vous plaît ! dit la Fouine d'un ton insinuant. Si je vous demandais cette chose-là, c'était histoire de causer, et pas autre chose ! Que vous restiez à Paris, en Chine, à Pantin, ou dans la forêt de Bondy, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?... Pourvu que je vous vende du poisson, je me moque pas mal du reste... Je vous en ai vendu... le voilà, tout prêt à sauter dans le chaudron... Payez-le moi et je m'en vais...
 —Voici votre argent.
 —Est-ce que vous n'ajouterez pas quelque chose pour avoir écaillé la carpe et écorché les anguilles... sans les faire crier !...
 Angèle se mit à rire.
 —Ça sera vingt sous de plus, fit-elle.
 —Bien des merci, ma chère dame... Faudra-t-il venir voir demain si vous avez besoin de quelque chose ?
 —Non. Demain, nous ne serons plus ici... Le docteur part en voyage...
 —Ah ! c'est un docteur, le monsieur au fer à cheval ? dit Jules Boulenois, avec une recrudescence de curiosité.
 Et, voyant Angèle se pincer les lèvres, il se hâta d'ajouter :
 —Si jamais j'ai l'avantage de le voir, faudra que je lui demande quelque chose...
 —Quoi donc ?...
 —Une bonne ordonnance pour une drogue qui me débarrasse de ma belle-mère...
 L'ex-marchande à la toilette ne put conserver son sérieux. Pour la seconde fois elle éclata de rire, et la Fouine profita de cette embellie pour prendre congé d'elle et retourner au train de bois où il avait laissé ses lignes.
 —Allons, se disait-il tout en maniant ses avirons, ce pauvre m'sieu Paul n'a plus qu'à se faire du mauvais sang ! la jeune demoiselle qu'il idole est partie en Amérique ! Va te faire lanlaire !!! C'est loin, l'Amérique !!! Ce n'est pas moi, bien sûr, qui lui donnerai cette nouvelle-là !... Ça lui ferait trop de chagrin ! Très maligne, la femme mûre ! Elle a deviné parfaitement que je voulais lui tirer les vers du nez ! Enfin, ça ne fait rien... je sais ce que je voulais savoir, c'est le principal. Le reste, je m'en bats l'œil !...
 La Fouine ayant ainsi raisonné se remit à la besogne après avoir roulé une cigarette, et il s'aperçut bien vite que la chance continuait à le favoriser d'une façon exceptionnelle.
 En effet, dès les premiers coups de ligne, il sortit de l'eau un poisson de belle taille.
 —Oh ! oh ! murmura-t-il, décidément la place est fameuse !... Je ne manquerai point d'y revenir la nuit prochaine, et j'ai dans ma folle idée que je ne perdrai pas mon temps !

* *

Nous avons laissé le pseudo-Thompson, son secrétaire et Antoine Fauvel, causant sous les grands arbres, dans la salle de verdure où ils prenaient des *apéritifs* avant le repas.

La conversation était animée.

Le marchand de livres se sentait de joyeuse humeur. L'air vivifiant de la campagne, le parfum des fleurs, succédant à

l'atmosphère lourde, chargée des odeurs poussiéreuses des vieux papiers et des vieux bouquins au milieu desquels il avait l'habitude de vivre, déterminaient chez lui une sorte de grisurie.

—Vous avez une ravissante propriété, mon cher client ! s'écria-t-il tout à coup. Ne me la ferez-vous pas visiter en détail ?...

—Je vous la ferai visiter tant qu'il vous plaira, répondit Jacques Lagarde. Nous pouvons dès à présent, avant de nous mettre à table, aller faire un tour dans le parc...

Les trois hommes quittèrent leurs sièges et se dirigèrent vers l'allée qui côtoyait les berges ombragées de la Marne.

Fauvel se répandait en exclamations admiratives.

Ils atteignirent la rive du grand bras de la rivière.

Le bouquiniste étendit la main vers la rive opposée.

—Regardez donc là-bas, juste en face de nous, fit-il ; voilà un pêcheur qui connaît un peu son métier ! sapristi !... il ne rentrera pas bredouille !

Jacques et Pascal avaient suivi du regard la direction indiquée par le geste de Fauvel, et ils aperçurent la Fouine fort occupé à tirer de l'eau une grosse carpe qu'il venait de *fermer* et qui, selon l'habitude de ses congénères, se débattait énergiquement.

Pascal le reconnut.

—Eh ! dit-il, c'est le philosophe du restaurant de l'île...

—Qu'est-ce que c'est que ça, le *philosophe* ? demanda Fauvel.

Jacques Lagarde prit la parole et répondit, en rivant ses yeux sur le bouquiniste :

—C'est un personnage très original... Un garçon de dix-neuf ans qui doit, paraît-il, hériter d'une somme considérable quand il sera majeur... Ce drôle de corps nous a raconté son histoire, et c'est à propos de ce récit que nous l'avons surnommé le *philosophe*...

—Une somme considérable, répéta Fauvel, à le voir ainsi vêtu de haillons, on ne le croirait guère !... il n'a pas du tout la mine d'un homme à héritage ! De qui diable peut-il hériter... Il y a donc dans sa famille des gens riches ?

—Nullement... La fortune sur laquelle il compte doit lui venir d'un étranger... Un certain comte de Thonnerieux...

Fauvel, en entendant ce nom, tressaillit malgré lui.

Son tressaillement ne pouvait échapper à Jacques Lagarde qui se dit :

—Il possède le secret du *Testament Rouge*.

Puis, tout haut, il ajouta :

—Le comte de Thonnerieux, s'il faut en croire ce que le jeune pêcheur en question nous a raconté, a voulu enrichir six enfants venus au monde le même jour que sa fille dans l'arrondissement qu'il habitait...

—C'est très curieux, répliqua le bouquiniste rentré en possession de tout son sang-froid. Mais je maintiens ce que je disais tout à l'heure... A voir ce bonhomme en loques, pêchant sur un train de bois, on ne devinerait jamais en lui un capitaliste futur.

Tout en disant ce qui précède il souriait.

Jacques et Pascal n'eurent point de peine à comprendre l'expression sardonique de ce sourire, mais Jacques ne crut pas devoir maintenir plus longtemps la conversation sur ce sujet, et les trois hommes continuèrent leur promenade.

III

La Fouine, tout en glissant dans sa poche en filet la dernière carpe qu'il venait de décrocher, avait aperçu les promeneurs arrêtés de l'autre côté de l'eau, sous les ombrages du petit parc, et l'observant.

—Tiens ! murmura-t-il, l'homme à la barbe en fer à cheval, le docteur, avec ses invités. La jeune demoiselle n'est point là... donc, bien sûr, elle est partie... La dame mère ne m'a pas collé une blague... c'est bon à savoir.

Jacques Lagarde avait ramené Fauvel à l'habitation.

Angèle sortit de la villa.

—Vous pouvez vous mettre à table, messieurs... le dîner est servi... dit-elle.

—Je vous demande trois minutes, chère cousine, répliqua Jacques.

—Soit... Mais pas plus.

—Le temps d'aller mettre un vêtement plus léger... Pendant mon absence, veuillez tenir compagnie à M. Fauvel.

—Dépêchez-vous donc...

Le docteur entra dans l'habitation. Pascal, averti par un signe, le suivit.

Ils traversèrent la salle à manger où le couvert mis offrait le plus agréable coup d'œil, et entrèrent dans l'office.

—Vite, commanda Jacques, une table sous l'ouverture pratiquée dans la muraille !

Pascal obéit et plaça une petite table immédiatement sous l'orifice du tuyau dont nous avons parlé.

Tandis qu'il s'acquittait de cette besogne, Jacques tirait d'un placard la boîte qu'il y avait enfermée la veille.

Il posa cette boîte sur la table apportée par Pascal et l'ouvrit.

Elle contenait le pulvérisateur acheté chez le fabricant, rue Barbette.

Ce pulvérisateur, du système Dewar, fut placé par lui sur la boîte elle-même, et il introduisit le tube vertical dans celui qui traversait la cloison.

—Qu'est-ce que cela ? demanda Pascal avec curiosité.

—Le sommeil pour Fauvel.

—Le sommeil... éternel ?

—Non, mais un acheminement à celui-là. Tu vas comprendre... Regarde ce flacon... il est rempli de kérosène, une substance volatile comme le chloroforme, qui par la pression de l'une de ces boules (il désignait les deux boules creuses en caoutchouc terminant le tube qui sortait de l'appareil), sera pulvérisé, c'est-à-dire réduite en vapeur... en brouillard léger... Ce brouillard, cette vapeur, obéissant à la pression et trouvant une issue par le tuyau de conduite, iront frapper d'anesthésie Fauvel et le mettront à notre merci.

—Ne sera-t-il point suffoqué ?

—Non... Les précautions sont prises... Le kérosène est mélangé d'eau parfumée... Fauvel s'endormira sans s'en apercevoir, en croyant respirer des fleurs... Quand nous touchons à la fin du dîner ne me perd pas de vue, et sois prêt à me suivre au moindre signe.

—Je serai prêt.

—Il y a des bougies dans cette pièce ?

—Les voilà.

—Tu as sur toi des allumettes ?

—Oui.

—Ferme au verrou la porte de la salle à manger qui donne ici...

—C'est fait.

—Eh bien, changeons de vêtements, pour justifier notre sortie, et allons retrouver Fauvel...

Un instant après, vêtus à la légère, les deux complices rejoignaient le marchand de livres et Angèle.

—Vous voici ! C'est heureux ! fit cette dernière, à table maintenant !...

Jacques montra le chemin à Fauvel, et bientôt les trois hommes furent installés dans la salle à manger.

Nous disons les trois hommes, car Angèle avait expliqué que l'absence de sa domestique, tombée malade le matin même, la forçait à s'occuper personnellement du service et ne lui permettait de faire à table que de courtes stations.

Fauvel se sentait en appétit.

Il mangeait comme quatre et buvait sec, en homme qui connaît le vieil adage ainsi formulé naïvement :

Remplis ton verre vide.
Vide ton verre plein,
Ne laisse jamais dans ta main
Ton verre ni vide ni plein ! !

Du reste il était d'une trempe vigoureuse car, malgré ses

habitudes de grande sobriété, les vins capiteux qu'on lui versait sans relâche ne semblaient point troubler sa raison.

A huit heures, l'obscurité déjà grandissante ne permit pas de continuer le repas sans lumière.

Angèle alluma les bougies des candélabres, et comme l'air assez vif du dehors faisait vaciller leurs flammes, elle saisit ce prétexte pour fermer non seulement les volets extérieurs des fenêtres, mais les fenêtres elles-mêmes et les volets intérieurs qui, nous le savons, étaient rembourrés.

— Comme cela nous serons absolument chez nous, dit-elle ; nous pourrions causer et rire en toute liberté, et même nous griser un peu, si le cœur nous en dit, sans craindre d'être épiés par des curieux indiscrets... Je me sens ce soir de joyeuse humeur... Cousin, versez-nous du champagne !

Jacques Lagarde brisa les fils de fer, coupa les ficelles qui retenaient le bouchon d'une bouteille au casque d'argent et remplit les coupes.

A cette première bouteille une seconde succéda, puis on en entama une troisième.

Fauvel commençait à s'animer un peu plus que de raison, et se sentait tout heureux de se trouver en si aimable compagnie.

Le pseudo-Thompson fit à Angèle un signe imperceptible.

— Je vais voir si tout est en ordre dans la chambre de notre hôte, dit-elle en se levant.

Aussitôt hors de la salle à manger, elle ferma vivement tous les volets et toutes les fenêtres des autres pièces du rez-de-chaussée.

Le *Petit-Castel* parut de nouveau désert comme il l'était le matin de ce même jour.

Un silence profond régnait dans le parc.

C'est à peine si par intervalle le bruit du roulement d'une voiture ou de l'aboïement d'un chien de garde arrivait des lointains de la campagne.

— Il ne faut point que la courte absence de ma cousine vous pousse à la mélancolie, dit Jacques Lagarde. Buvez !

Et après avoir rempli les coupes à champagne, aussitôt vidées, il reprit :

— Ah ! ça, mais, cher monsieur Fauvel, nous n'avons point reparlé de votre précieux volume, les *Mémoires du comte de Rochefort*... Si j'ai bonne mémoire, cependant, vous l'avez apporté...

— Parfaitement... Le voici, répliqua le bouquiniste en tirant de sa poche le volume en question et en le tendant à Jacques qui le prit et qui l'ouvrit.

Les *Mémoires du comte de Rochefort*... fit Pascal en se mêlant à la conversation... C'est un ouvrage bien curieux, une mine féconde, largement exploitée par les romanciers et les auteurs dramatiques à l'époque de la grande vogue des romans et des drames historiques... Que de succès sont sortis de ce livre !... C'est dans ses pages que le grand Dumas a trouvé en germe l'histoire de *Milady des Mousquetaires*, marqué d'une fleur de lys à l'épaule... Ce volume sera l'une des perles de la bibliothèque du docteur...

— D'où vous vient-il ? demanda Jacques à Fauvel rayonnant qui répondit :

— Je croyais vous l'avoir expliqué déjà, je l'ai acheté à une vente publique, dans un lot de bouquins...

— Farceur ! s'écria Jacques en riant.

Déconcerté par cet éclat de rire inattendu, Fauvel regarda le maître du logis.

— Je ne sais pas du tout pourquoi vous avez l'air d'en douter... fit-il ensuite, mais avec une médiocre assurance, rien n'est plus vrai, je vous le jure...

— Ne jurez pas ! interrompit le docteur en riant toujours. Je ferai semblant de vous croire si ça peut vous être agréable, j'ai l'ouvrage, c'est le principal... Ce que je regrette, par exemple, c'est de ne pouvoir posséder également les deux volumes dont vous m'avez parlé il y a quelques jours.

— Lesquels ?

— La *Vie du père Joseph* et le *Testament Rouge*.

— Ah ! ce n'est pas ma faute si je ne puis vous les livrer, fit le bouquiniste en poussant un gros soupir, je vous l'ai dit et je vous le répète, on m'a coupé l'herbe sous le pied... J'aurais pourtant été bien heureux de vous être agréable... j'espère que vous n'en doutez point.

Jacques releva la tête, attacha sur Fauvel un regard narquois, et reprit d'une voix de plus en plus railleuse :

— Blaguour !

Le marchand de livres tressaillit violemment.

— Comment, blagueur ? répéta-t-il avec une anxiété visible. Supposez-vous donc, par hasard, que je possède ces volumes ?

— Je ne le suppose pas... j'en suis sûr... absolument sûr...

Fauvel devint livide. Néanmoins il essaya de sourire.

— Allons... allons... balbutia-t-il, je vois bien que vous plaisantez...

— Je ne plaisante pas le moins du monde... répliqua le docteur avec le plus grand calme.

— Alors, que voulez-vous dire ?

— Tout simplement ce que je dis : Vous avez à l'heure qu'il est, en votre possession, la *Vie du Père Joseph*, le *Testament Rouge* et bon nombre d'autres ouvrages de la plus extrême rareté, par conséquent de la plus grande valeur, dérobés dans les bibliothèques de l'Etat, soit par vous, soit par vos complices...

— Monsieur, monsieur ! s'écria Fauvel en se levant, saisi d'angoisse.

Pascal et Jacques étaient restés assis ; Pascal assistant à cette scène en spectateur très captivé par l'intérêt de la situation, et Jacques impassible.

— Rassurez-vous donc, cher monsieur Fauvel, dit le pseudo-Thompson au bibliophile épouvanté. Pourquoi cette terreur ? Je ne vous veux aucun mal, je vous assure... Oui, vous avez en votre pouvoir les livres dont je citais les titres, comme vous aviez les *Mémoires du comte de Rochefort*... Vous m'avez cédé celui-ci, vous m'en auriez cédé d'autres, j'en suis convaincu, mais jamais et à aucun prix vous n'auriez consenti à me vendre le *Testament Rouge*...

Encore une fois, reprenez votre place et buvez un verre de vin de champagne. Nous sommes entre amis, que diable ! entre gens qui se connaissent déjà fort bien, et qui se connaîtront encore mieux tout à l'heure.

Le marchand de livres se laissa retomber accablé, sur son siège.

Une sueur abondante mouillait son visage.

— Vous vous appelez bien Fauvel, n'est-ce pas ? reprit Jacques. Ce nom n'est point un pseudonyme, un nom de guerre !

— Certes !... dit le bouquiniste d'une voix étranglée.

— Et vous êtes parent, proche parent, d'une certaine dame née Fauvel, veuve de l'avocat Labarre !...

— Cette dame est ma sœur.

— Par conséquent le jeune homme dont vous m'avez parlé l'autre jour et que vous devez m'envoyer comme client, étant le fils de votre sœur est votre neveu...

— Naturellement...

— Allons, je vois que je ne m'étais point trompé dans mes calculs...

— Quels calculs ?... bégaya Fauvel.

— C'est ce que je vais avoir le plaisir de vous apprendre...

Procédons par ordre : Vous possédez le *Testament rouge*.

— Cela, je le nie !...

— Vous le niez en vain ! l'évidence est contre vous. Après m'avoir offert ce volume, vous avez inventé une histoire aussi sottise qu'in vraisemblable pour ne point tenir votre parole, et voici la raison de ce mensonge : En lavant à l'acide certaines pages du livre afin d'en faire disparaître les timbres de la Bibliothèque nationale, vous avez découvert des lettres et des mots soulignés à l'encre rouge... Cette découverte ne pouvait manquer d'éveiller la curiosité d'un fureteur tel que vous, et vous avez cherché à comprendre ce que cachaient les signes mystérieux. Guidé sans doute par les mots gravés sur

la médaille que porte au cou votre neveu, vous avez trouvé la clef de l'énigme... Vous avez pénétré les ténèbres épaisses à dessin par le feu comte de Thonnerieux autour de son testament. Vous savez où se trouve la fortune léguée par le comte aux six enfants nés le même jour que sa fille, et vous voulez vous emparer de cette fortune, ce qui serait très peu honnête mais fort intelligent... Allons, cher monsieur Fauvel, un peu de franchise... Vous savez bien que je suis votre ami... C'est parfaitement cela, n'est-ce pas?..

Le bouquiniste avait écouté Jacques Lagarde avec une terreur grandissante.

Ses mains, agitées de petits mouvements nerveux, se crispaient sur la nappe.

Une pâleur spectrale couvrait son visage; ses yeux étaient devenus hagards, et de ses lèvres tremblantes s'échappaient des sons inarticulés, n'offrant aucuns sens.

—C'est parfaitement cela, n'est-ce pas? répéta le pseudo-Thompson; je vous mettrais d'ailleurs au défi de le nier. Notez bien que je ne vous blâme en aucune façon, et que vos convoitises me semblent toutes simples... Malheureusement pour la réussite de vos projets, nous avons comme vous découvert le secret de cette fortune, et nous la voulons comme vous.

Fauvel qui paraissait anéanti, inerte, incapable de se mouvoir, se dressa brusquement, tout d'une pièce, semblable à un cadavre galvanisé par le courant d'une puissante machine électrique.

Il étendit une de ses mains vers Jacques Lagarde, et il s'écria :

—C'est vous qui avez volé le testament du comte de Thonnerieux!..

—Parbleu!.. comme vous avez volé le *Testament rouge*! répliqua le docteur. Le *Testament rouge* auquel nous renvoyait les dernières volontés du comte, et qui renferme l'indication de la cachette... Vous nous avez devancés, et c'est vous qui, avec une rare maladresse, m'avez mis sur la piste du précieux bouquin dont, sans cette maladresse, je n'aurais pu vous savoir possesseur... Vous êtes trop intelligent pour ne point comprendre que rien au monde ne nous fera lâcher quatre millions...
—Quatre millions!.. répéta le bouquiniste dont les yeux brillaient de fauves éclairs, il y a quatre millions!..

—Mon Dieu, oui... et même un peu plus... Or, vous en voudrez volontiers, la possession d'une somme aussi ronde vaut bien le petit dîner que nous avons eu ce soir la joie de vous offrir...
Pour la troisième fois le bouquiniste répéta avec une sorte de délire :

—Quatre millions!..

Puis il ajouta :

—Eh bien, partageons, et je vous livre le secret... On ne peut se montrer plus accommodant, n'est-ce pas?..

IV

Jacques et Pascal accueillirent la proposition de Fauvel par un éclat de rire qui glaça le sang dans les veines du bouquiniste.

—Partager! s'écria Pascal. Vous êtes toqué, mon cher monsieur! Ce n'est point la moitié qu'il nous faut... c'est le tout...
—Alors vous n'aurez rien!.. répliqua Fauvel affolé.

—Ah! vous croyez ça?...
—Je fais mieux que le croire, puisque je garderai le volume duquel vous ne pourrez agir... Seul je possède le secret. Vous ne le connaîtrez jamais!..

Le pseudo-Thompson haussa les épaules.

—Ne faites donc pas le méchant, ami Fauvel, dit-il avec un sourire énigmatique, et d'une voix dont la douceur n'avait rien de rassurant; vous ne voudriez point, j'en suis convaincu, de mettre dans la nécessité fâcheuse de supprimer les uns

après les autres tous les héritiers du comte de Thonnerieux pour nous emparer de leurs médailles... Ces médailles réunies, vous le savez, nous donneraient le mot de l'énigme aussi bien que le *Testament rouge*.

Fauvel frissonna.

Ce que son terrible interlocuteur venait d'affirmer était vrai, il ne l'ignorait pas.

D'une voix défaillante il demanda :

—Mais, enfin, que voulez-vous faire de moi?..

—Comment, vous ne le devinez point? reprit Jacques.

—Non.

—Vous m'étonnez!.. Un enfant devinerait!.. Enfin, voici :

Vous avez quitté tantôt votre domicile en apportant vos clefs... Vous les avez sur vous, ces clefs, dans une de vos poches. Nous les prendrons, nous nous rendrons à votre logis demain matin, à la première heure, nous fouillerons partout avec un soin minutieux que le succès ne peut manquer de couronner, et nous nous retirerons tranquillement, en emportant le volume qui nous est nécessaire...

—Mais, moi?... bégaya Fauvel pour la seconde fois, que ferez-vous de moi?

—Vous, vous allez dormir...

Ces paroles furent prononcées avec un accent et accompagnées d'un geste qui terrifièrent le bouquiniste.

Paul et Jacques s'étaient levés.

Le premier ouvrit la porte qui de la salle à manger donnait accès dans le vestibule.

Tous deux sortirent.

Fauvel se demandait s'il devait les suivre quand il vit la porte se refermer, et en même temps il entendit le bruit de verrous que l'on poussait. Donc cette issue n'existait plus pour lui.

Il s'élança vers une autre porte qu'il trouva close également, et qui résista à tous ses efforts.

Alors, pris d'une épouvante folle, il se remit à crier d'une voix sifflante :

—A l'aide!... à moi!... au secours!..

Nous savons déjà qu'au dehors on ne pouvait entendre sa voix.

En sortant de la salle à manger, Jacques et Pascal avaient trouvé Angèle dans le vestibule.

—Vite à l'office! commanda Jacques.

Eclairés par Angèle, les deux hommes se rendirent en toute hâte dans la pièce désignée.

Là ils entendirent, mais comme un bruit très lointain, les cris et les appels du marchand de livres, qui heurtait de ses poings fermés les murailles, les portes, les volets intérieurs des fenêtres.

Jacques s'approcha de l'appareil placé sur la table, prit dans sa main droite une des boules creuses de caoutchouc, et la pressa.

Le pulvérisateur fonctionna aussitôt. Le kérosène, transformé en brouillard vapeur, s'engagea dans le tuyau de métal, qui par l'une de ses extrémités aboutissait à l'intérieur de la salle à manger, et se répandit dans l'air que respirait le bouquiniste.

Celui-ci, dont les allures étaient celles d'un homme complètement privé de raison, allait et venait comme un fauve en cage, les cheveux mouillés de sueur, les lèvres contractées, les yeux fous.

Soudain il s'arrêta.

Un parfum subtil frappait ses narines, et en même temps il éprouvait une étrange sensation.

Ses paupières lourdes s'abaissèrent malgré lui sur ses yeux. Il lui sembla que le plancher se déroba sous ses pieds.

Machinalement il étendit les bras, cherchant quelque objet auquel il lui fut possible de s'accrocher pour se soutenir.

Ses mains ne rencontrèrent que le vide et il s'abattit lourdement.

Le bruit sourd de sa chute n'était pas arrivé jusqu'à l'office où se trouvaient les deux hommes et Angèle mais, en pressant

d'une main la boule de caoutchouc, Jacques tenait sa montre de l'autre, et comptant les minutes il dit au moment précis où Fauvel s'éroulait comme une masse :

—C'est fini...Il dort...

Dix heures sonnaient à la pendule de la salle à manger.

Précisément à cette heure, le procureur de la République, accompagné du chef de la sûreté, de Raymond Fromental et de quelques agents, se présentait au numéro 9 de la rue Guénégaud.

Un agent sonna.

Le cordon fut tiré aussitôt et les gens de loi s'engagèrent en silence dans l'allée assez mal éclairée, en ayant soin de refermer la porte derrière eux.

La concierge était seule dans sa loge.

En voyant tout ce monde elle fut prise d'une inquiétude mêlée de frayeur qui nous semble facile à comprendre.

Quels étaient ces gens-là et que lui voulaient-ils ?...

Son incertitude à cet égard ne fut point d'ailleurs de longue durée.

—Monsieur Fauvel ?... demanda le chef du parquet de la Seine.

—C'est ici, monsieur... balbutia la portière.

—Est-il chez lui ?

—Il me serait impossible de vous l'affirmer, ne le sachant pas moi-même...Mais je crois bien qu'il est absent...

—A quel étage demeure-t-il ?

—Au troisième, dans le corps de bâtiment sur le devant.

—Nous allons monter...

—Ah bien ! par exemple, c'est tout à fait inutile de vous donner cette peine-là... M. Fauvel ne reçoit personne le soir. S'il est chez lui, il ne vous ouvrira pas...

—Madame, reprit le magistrat, je suis le procureur de la République et je viens assister à une perquisition qui doit être opérée au domicile de votre locataire...

—Une perquisition ! répéta la concierge effarée. Est-ce que ce bon monsieur Fauvel serait accusé de quelque chose ?

—Il est accusé de faits très graves...Son appartement, qu'il s'y trouve ou qu'il ne s'y trouve pas, doit être visité par nous... L'escalier étant mal éclairé, veuillez prendre une lumière et nous conduire...

—Mais, monsieur...

—Toute observation serait inutile... Obéissez au nom de la loi !

Tandis que la pauvre femme terrifiée, perdant la tête, cherchait un bourgeois et, l'ayant trouvé, l'allumait d'une main tremblante, le chef de la sûreté donnait à un inspecteur des instructions qu'il résumait ainsi :

—Vous avez compris ? Laissez entrer toutes les personnes qui pourraient se présenter, mais ne laissez sortir qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce puisse être.

—Oui, chef.

La concierge, son bougeoir à la main, se tenait sur le seuil de la loge qu'elle s'appropriait à fermer.

—Cette porte doit rester ouverte...lui dit le chef de la sûreté. Vous n'avez rien à craindre...un de mes hommes prendra votre place pendant que vous serez avec nous.

—Bien, monsieur...

—Y a-t-il un escalier de service dans la maison ? demanda le procureur de la République.

—Oui, monsieur.

—Où se trouve son entrée ?

—Là.

Et la concierge désignait une petite porte placée dans le couloir, près de sa loge.

—Est-il éclairé à cette heure ?

—Non.

—Monsieur le chef de la sûreté, veuillez y placer des hommes munis de leurs lanternes réglementaires.

Sur un signe du chef deux agents allèrent occuper l'escalier de service, tandis que les magistrats et les sous-ordres gagnaient par l'escalier principal l'étage où demeuraient Fauvel.

On sonna.

Nos lecteurs savent déjà que le bouquiniste avait les meilleures raisons du monde pour ne pas répondre, puisqu'à cette même heure il était étendu sans connaissance sur le parquet de la salle à manger du *Petit-Castel*.

—Supposez-vous que votre locataire soit absent ? demanda le procureur de la République.

—Je vous affirme de nouveau, monsieur, que je n'en sais absolument rien. M. Fauvel n'est guère causeur, et quoique je sois chargée de son ménage, il ne me parle jamais de ses projets...C'est un homme très caché...

—Il faut faire une sommation...dit le magistrat au chef de la sûreté qui, en sa qualité de commissaire de police, prononça d'une voix forte la phrase sacramentelle :

—Au nom de la loi, ouvrez !

Même silence à l'intérieur.

—Envoyez réquisitionner un serrurier... reprit le chef du parquet.

—Si c'est pour ouvrir la porte, monsieur, c'est pas la peine, fit la concierge. Etant chargée du ménage, j'ai une clef.

—Dans votre loge ?

—Non, monsieur, dans ma poche.

—Ouvrez donc, alors...

La concierge se fouilla d'une main défaillante, tira des profondeurs de sa poche un trousseau de clefs, en choisit une et l'introduisit dans la serrure.

L'esque aussitôt la porte tourna sur ses gonds.

Les magistrats entrèrent accompagnés par Raymond Fromental et par quatre ou cinq agents, et l'on procéda à la visite domiciliaire en commençant par la salle à manger et la chambre à coucher, inhabitées l'une et l'autre, d'où paraissait résulter la certitude de l'absence de Fauvel.

—Il va rentrer sans doute, dit le procureur de la République. Nous serons là pour le recevoir...continuons notre visite...Où sont les pièces servant de bibliothèque ou de magasin ? ajouta-t-il en s'adressant à Fromental qui répondit :

—De ce côté, monsieur...

Et il indiqua la porte du cabinet de travail du bouquiniste.

—C'est fermé à clef... fit le chef de la sûreté après avoir vainement tenté d'ouvrir...

Puis, se tournant vers la concierge :

—Avez-vous la clef de cette pièce dans votre trousseau ?

—Non, monsieur...Je n'entre jamais là...

—Alors, qu'on enfonce la porte.

—Inutile...Un de ces messieurs a des crochets...fit observer Raymond.

Et sur un signe de lui, l'agent désigné se mit à l'instant en devoir de forcer la serrure.

Le travail fut long et difficile, mais enfin la serrure céda et il devint possible d'entrer dans la pièce que nous connaissons.

Une lampe toute préparée se trouvait sur le bureau de Fauvel.

On alluma cette lampe, on renvoya à sa loge la concierge plus morte que vive, et le secrétaire du procureur de la République s'installa au bureau pour dresser un procès-verbal des perquisitions qui allaient être opérées.

—Que ces livres soient visités un à un, messieurs, commanda le magistrat aux agents en désignant les volumes entassés sur les rayons, sur les meubles, sur le plancher ; on doit y trouver quelques uns des ouvrages volés dans les bibliothèques de l'Etat.

Les agents et le chef de la sûreté lui-même procédèrent sans perdre une minute à un minutieux examen.

Raymond, lui, inspectait les coins et les recoins de la pièce, et tout en inspectant il réfléchissait.

—Monsieur le procureur de la République, dit-il au bout de quelques minutes, je crois qu'en ce moment nous faisons fausse route...il me semble impossible que les volumes dérobés soient restés en vue. Fauvel est un fin matois, un rusé coquin, qui certainement ne laisse point les preuves matérielles de ses crimes exposées aux yeux indiscrets... il doit y avoir ici quelque ca-

chotte qu'il croit sûre, et que nous finirons par trouver en cherchant bien...

— Cherchez donc...

Tout en parlant Fromental s'était approché de la porte conduisant à l'atelier de reliure dont il franchit le seuil, éclairé par un des agents qui venait d'allumer une bougie.

Sur une petite table, au milieu de fioles diverses et de nombreux godets, Raymond aperçut un volume tout ouvert.

Il prit ce volume, l'examina, poussa une exclamation joyeuse, revint auprès du procureur de la République et, lui présentant le livre qu'il tenait, s'écria :

— En voici déjà un !!! *La Vie du Père Joseph*... l'un des derniers volés à la Bibliothèque nationale... Regardez, monsieur ! Regardez !...

Le magistrat reçut le volume des mains de Raymond, et à son tour lui fit subir un sérieux examen.

Sur plusieurs pages, il vit les cachets révélateurs des bibliothèques de l'Etat.

— Vous avez raison ! dit-il, la preuve est faite ! Fauvel est bien le receleur... Il y a certainement ici beaucoup d'autres ouvrages provenant de vols. Il faut les trouver...

Raymond entra dans l'atelier de reliure. Mais les recherches qu'il y fit ne furent suivies d'aucun résultat nouveau.

Convaincu qu'il n'y ferait plus de découvertes utiles, il en sortit au bout de quelques instants très désappointé.

— Plus rien ! s'écria-t-il avec colère. Ce volume se trouvait là par hasard, par oubli... La cachette existe... Où est-elle ?

V

— Vous croyez donc positivement à l'existence d'une cachette ? demanda le procureur de la République qui avait entendu les derniers mots.

— J'y crois de la façon la plus absolue, monsieur, répliqua Raymond ; le bon sens et la logique m'ordonnent d'y croire. Comment admettre qu'un homme aussi avisé que Fauvel n'ait pas un coin mystérieux, connu de lui seul, pour serrer ses papiers personnels, ses livres compromettants, son argent, puisqu'on le dit riche ?... Remarquez que sauf le volume de la *Vie du père Joseph*, nous n'avons jusqu'ici absolument rien trouvé... Cela prouve que nous n'avons point cherché dans le bon endroit.

— Il faudrait sonder les murailles et les planchers.

— J'y pensais.

Raymond tenait une canne à pomme d'ivoire et à bout ferré. Il tarta les livres entassés sur les rayons et il se servit du bout de cette canne pour ausculter en quelque sorte les murs, prêtant l'oreille après chaque coup frappé.

Brusquement il s'arrêta et une joie vive se peignit sur sa physionomie mobile.

Sous une percussion sèche de la houille d'acier garnissant l'extrémité du bambou, il venait d'entendre la muraille sonner le creux.

— Je crois bien que nous approchons... dit-il. A coup sûr, là derrière, se trouve un cabinet dérobé... Vite dégarnissons ces planches...

En un instant, aidé de deux agents, il jeta sur le parquet les livres dont les rayons étaient couverts, et il essaya d'attirer à lui le panneau de la bibliothèque.

Ses efforts furent inutiles, le bois adhérait fortement au mur contre lequel il était appliqué, il craquait, mais ne cédaient pas.

Raymond se mit alors à promener lentement sa main sur la surface des rayons, explorant surtout les angles formés par les rayons.

Tout à coup il sentit sous ses doigts le froid du métal.

L'index de sa main droite venait d'effleurer un bouton de cuivre à peine en relief.

Instinctivement il appuya sur ce bouton avec force.

Un bruit sec et caractéristique, celui d'un ressort qui se tend, se fit entendre aussitôt. Un panneau de la bibliothèque tomba sur des galets invisibles, et découvrit la porte du cabinet secret de Fauvel.

Fromental, poussant un cri de triomphe, s'élança sur cette porte qui s'ouvrit sans opposer la moindre résistance.

— De la lumière ! commanda-t-il.

Un agent lui tendit un flambeau qu'il saisit, et il entra dans la chambre noire où le suivirent le procureur de la République et le chef de la sûreté.

— Un coffre-fort ! dit Raymond joyeux, je savais bien que je ne pouvais pas me tromper ! Et là, des livres, ajouta-t-il en voyant des rayons chargés de volumes.

Il approcha sa lumière du dos de ces volumes et s'écria :

— Les ouvrages volés ! les voilà !... les voilà tous !... Ecoutez, monsieur...

Et il lut à haute voix les titres des précieux volumes dont le dernier se trouvait être l'exemplaire du *Testament rouge*, renfermant sous une forme énigmatique le secret du comte Philippe de Thonnerieux.

Le procureur de la République donna l'ordre de réunir en un seul ballot tous ces volumes et de les porter immédiatement au Palais de Justice ainsi que le coffre-fort.

On obéit.

L'âme de Raymond débordait de joie.

— J'ai réussi ! se disait-il avec ivresse, il est impossible, après un tel succès, qu'on refuse de tenir la parole donnée !... Je vais redevenir maître de ma vie !...

Le secrétaire du procureur de République termina la rédaction du procès-verbal ; un inspecteur et deux agents furent laissés en permanence dans la maison, avec l'ordre d'arrêter Fauvel s'il se présentait, puis les magistrats se retirèrent, remettant au lendemain l'interrogatoire des complices du juif Abraham, la femme et le faux prêtre que nous avons vus travailler à la Bibliothèque nationale et que Bouvard et Pradier avaient conduits au dépôt de la préfecture.

Raymond reçut les félicitations qu'il méritait et regagna son logement de la rue Saint-Louis-en-l'Île.

* * *

Nous avons quitté le *Petit-Castel* au moment où Fauvel, frappé d'anesthésie, venait de s'abattre lourdement sur le parquet de la salle à manger.

— Vite, ouvrez les portes ! dit Jacques Lagarde.

Angèle s'empressa de se conformer à cette recommandation tandis que Jacques serrait son appareil.

Ceci fait, il entra dans la pièce où se trouvait le malheureux bouquiniste de la rue Guénégaud, et il enjoignit à Pascal de mettre l'ascenseur dont nous avons parlé en état de fonctionner.

Pascal ouvrit l'espèce d'armoire qui renfermait cet ascenseur et il demanda :

— Maintenant, que faut-il faire ?

— Tout simplement se servir de l'appareil pour transporter sans secousse et sans fatigue notre hôte à l'office du bas... aide-moi...

Les deux hommes soulevèrent par les épaules le corps inanimé, pareil à un cadavre, et le dressèrent sur le plateau qui s'enfonçant aussitôt dans le plancher descendit au sous-sol.

— Ma chère Angèle, ajouta le docteur en s'adressant à l'ex-marchande à la toilette, vous n'avez cette nuit plus rien à faire ici... Allez prendre le chemin de fer et filez à Paris où nous vous verrons demain... Nous, Pascal, au sous-sol...

Et, suivi de son complice, il gagnait en toute hâte l'escalier. Quelques minutes plus tard Angèle quittait le *Petit-Castel*, et de son pied léger se rendait à Joinville-le-Pont où elle prenait le dernier train pour Paris.

Arrivés à l'office, Jacques et Pascal s'approchèrent de l'ascenseur.

Naturellement le corps de Fauvel n'avait point changé de place.

— Qu'allons-nous en faire ? demanda Pascal.

— Mettons-le sur la table... Il y sera comme dans son lit.

Et, soulevant de nouveau le marchand de... un par les pieds, l'autre par les épaules, ils l'étendirent sur la table qui servait aux repas des domestiques.

—Il n'est pas mort... reprit Pascal qui pressait de sa main main le côté gauche de la poitrine de Fauvel et qui sentait les battements du cœur.

—Non, certes ! il n'est pas mort !... Je n'ai jamais eu l'intention de le tuer de cette façon...

—Que vas-tu faire de lui ?

—Ne pas laisser dans ses veines une goutte de sang qui garderait les traces du kérosène et pourrait me compromettre si la justice ordonnait une autopsie...

—Je ne comprends pas...

—Tu comprendras plus tard... Hâtons-nous de le déshabiller...

Il suffit de quelques secondes pour enlever à Fauvel jusqu'à son dernier vêtement.

Jacques prit alors le flacon bouché à l'émeri, qu'il avait déposé la veille dans une armoire, l'ouvrit et versa huit à dix gouttes de son contenu sur une compresse de linge blanc.

—Prends cette compresse, dit-il à Pascal, et maintiens-la sous les narines de notre homme... Il faut que l'anesthésie continue.

Le jeune homme fit ce que lui ordonnait son complice, tandis que celui-ci tirait de l'armoire un des costumes de caoutchouc apportés la veille en même temps que le flacon, l'endossait par-dessus son vêtement, et chaussait une des larges paires de bottes dont nous avons parlé.

Ceci fait, il retira des mains de Pascal la compresse imbibée de kérosène, la maintint à son tour sous les narines de Fauvel, et dit à son complice en lui montrant le deuxième costume de caoutchouc :

—Fais comme moi, vivement.

Pascal fut prêt en une minute.

—Maintenant, poursuivit Jacques, prends une des grandes bassines de cuivre de la cuisine, apporte-la ici, et place-la sur un tabouret près de moi.

Le jeune homme alla chercher la bassine, revint, et approcha de la table un tabouret sur lequel il la posa.

L'office du sous-sol offrait en ce moment l'aspect le plus étrange.

Ces deux hommes, bizarrement enveloppés de larges vêtements noirs qui faisaient paraître plus pâles leurs visages et leurs mains, debout auprès de ce corps absolument nu, éclairé par la suspension placée juste au-dessus de la table, formaient un tableau effrayant, sinistre, plus sinistre encore que la fameuse *Leçon d'anatomie* de Rembrandt.

C'était de la quintessence d'horreur.

Et cependant cette horreur allait grandir encore.

—Allons, murmura Jacques, il est temps.

Saisissant alors un scalpel placé sur la table à côté de lui, il chercha du doigt, sur le cou de Fauvel, le passage de l'artère.

L'ayant trouvé, il approcha de la chair la pointe du scalpel, et d'une main que n'agitait aucun tremblement, avec la dextérité d'un chirurgien exécutant l'opération la plus simple, il fit à l'artère une incision longitudinale.

Un jet de sang, de la grosseur du petit doigt, s'élança de l'artère ouverte, décrivit une courbe et alla tomber dans la bassine.

Pascal, témoin de cette scène hideuse, ne manifestait aucune émotion.

Lui non plus ne tremblait pas.

Les deux complices étaient dignes l'un de l'autre.

—Je vois, mais je continuer ne point comprendre... dit l'excécrétaire du comte de Thonnerieux. A quoi bon ce à complication ? Ne pouvais-tu donc amener la mort en continuant l'usage de ton appareil ?

—Je le pouvais... Je n'ai pas voulu...

—Pourquoi ?

—Pour la raison que je te donnais tout à l'heure, que tu n'as pas comprise et qu'une explication va mettre à ta portée. Que va devenir ce cadavre ? Nous allons le jeter à l'eau, ou le laisser sur le bord d'un chemin... Dans l'un comme dans l'autre cas, on le trouvera, on le portera à la Morgue et on prati-

quera l'autopsie... Qu'arriverait-il si je ne retirais pas du corps la masse de sang qu'il renfermait ? On retrouverait trace de kérosène et la proportion serait de 1 dans le sang et 2.06 dans le cerveau...

—Or, le kérosène, produit de l'Amérique dont on ne fait presque jamais usage en France, serait reconnu par les chimistes et attirerait fatalement l'attention, par conséquent, les soupçons sur le docteur américain Thompson, en relations d'affaires avec le marchand de livres Fauvel...

—En agissant comme je le fais, pas un atôme de sang, et, conséquence forcée, pas une trace de kérosène ne restera dans le corps... C'est simple et c'est logique...

—Oui, répliqua Pascal. Mais cette incision du cou subsistera toujours et sera la preuve d'un crime...

—C'est à peine si elle se verra ; admettons cependant qu'on la découvre... Elle sera l'objet d'un étonnement plein d'épouvante... On se perdra au milieu de conjectures dont aucune ne pourra conduire à la découverte de la vérité.

Pascal, bien ou mal convaincu, ne formula nulle objection nouvelle et regarda faire son complice.

Celui-ci, avec l'habileté d'un baigneur des étuves orientales, malaxait toutes les parties du corps de Fauvel, prenait de ses deux mains les sinuosités et les ramifications des veines, et faisait refluer le sang vers l'incision d'où il continuait à jaillir avec une force non ralentie.

Ce hideux tableau en rappelait un autre du même genre, non moins effroyable, qui frappa d'épouvante toutes les imaginations dans les premières années de ce siècle, et qui n'est point oublié de la génération actuelle, car les recueils des *Causes célèbres*, le théâtre et le roman en rendent le souvenir impérissable...

Nous voulons parler de *FUALDES*, attiré dans la sinistre mesure de la veuve *Bancal*, étendu sur une table et saigné comme un porc par *Jausion* et *Bastide*, tandis qu'au dehors un joueur d'orgue, complice des assassins, faisait moudre à son instrument l'air de *Bouton-de-Rose*, pour empêcher d'entendre les cris étouffés de la victime.

Jacques Lagarde pencha le corps d'un côté, puis de l'autre, souleva la tête et la laissa retomber, pressant de nouveau les artères, dont le sang ne s'échappait plus que par saccades.

Bientôt il ne coula plus que goutte à goutte et finit par s'arrêter tout à fait.

Le cadavre avait pris une teinte de cire.

Les chairs semblaient transparentes.

Les jointures des membres conservaient leur élasticité.

Le docteur tira de sa poche un flacon, versa quelques gouttes de son contenu dans une assiette, et avec une petite éponge imbibée de ce liquide lava à plusieurs reprises l'incision longitudinale pratiquée par lui.

Il laissa s'écouler ensuite quelques secondes, et montrant du doigt la plaie à Pascal, il lui dit :

—Regarde.

Le jeune homme se pencha vers le cadavre, et afin de mieux voir prit son lorgnon, comme s'il s'agissait d'examiner la chose du monde la plus naturelle.

—Rien ! Plus rien ! s'écria-t-il, on croirait que les lèvres de la blessure se sont soudées !... C'est stupéfiant !...

—La science opère des prodiges, répliqua Jacques en souriant ; mais ce n'est point l'heure de nous livrer à une dissertation scientifique, fort intéressante à coup sûr en tout autre moment... Il faut faire disparaître d'ici toute trace de sang.

—Ce sera bien facile... Pas une goutte de sang n'est tombée sur le carreau ; je vais vider cette bassine dans la Marne, et quant aux quelques éclaboussures qui muculent cette table, un linge mouillé suffira pour les faire disparaître... Ah ! les précautions ont été bien prises...

—Sans vanité, je m'en flatte ! répondit Jacques Lagarde en se frottant joyeusement les mains.

Dix minutes après il n'existait plus au sous-sol du *P. de Castel* la moindre preuve matérielle de l'effroyable crime qui venait d'y être commis.

Jacques et Pascal s'étaient débarrassés de leurs vêtements de caoutchouc, lavés, essayés et serrés.

Une fois le cadavre disparu, la police aurait pu multiplier les recherches sans obtenir le moindre résultat.

—Que faisons-nous, maintenant ? demanda Pascal.

—Prends les clefs de Fauvel et ses papiers.

Le jeune homme fouilla les poches des vêtements du malheureux marchand de livres et il en retira tout ce qu'elles renfermaient.

Le porte-monnaie est fort bien garni... dit-il après l'avoir visité, il contient un billet de banque de cinq cents francs, un autre de cent francs, et de l'or...

—Garde-toi d'y toucher ! s'écria Jacques. Laisse le porte-monnaie où il était... Ne prends que les clefs et les papiers... nous brûlerons les papiers, et les clefs nous serviront à nous emparer du *Testament rouge*, notre unique objectif.

Pascal glissa dans ses poches le portefeuille et le trousseau de clefs.

—N'oublions pas qu'il y a un chapeau et un pardessus dans le vestibule... continua Jacques.

—Aucun danger de l'oublier... Qu'allons-nous faire des vêtements du défunt ?

—Les lui remettre sur le dos, parbleu ! Vite rhabillons-le...

Antoine Fauvel, vêtu des pieds à la tête comme de son vivant, fut placé sur l'ascenseur qui le transporta dans la salle à manger, et, après avoir rendu à l'office son apparence habituelle, Jacques et Pascal remontèrent au rez-de-chaussée en refermant les portes derrière eux.

—Débarrassons-nous sans retard de cet hôte incommode, dit le docteur en désignant le cadavre.

Les deux complices lui firent endosser son pardessus, lui mirent son chapeau sur la tête, et le soulevant par les jambes et par les épaules allèrent l'étendre sur la pelouse devant l'habitation.

—Et présentement ? demanda Pascal.

A cette question, Jacques répondit par une autre.

—Pouvons-nous, en suivant le cours de la Marne, gagner Paris en canot ? fit-il.

—Oui.

—Eh bien, prépare le canot... Nous y porterons notre homme...

—Pour le conduire ?...

—Loin d'ici, ce qui déroutera complètement la police, si elle opère des recherches. Une fois dans Paris nous laisserons le corps glisser à la Seine où il suivra le fil de l'eau... Alors, nous remonterons ici ; nous amarrons le canot à sa place habituelle et nous regagnerons Paris en voiture... Tu comprends que si le diable lui-même se mettait en tête de suivre nos traces au milieu d'un pareil écheveau d'allées et venues, il y perdrait son temps et ses peines...

La porte d'entrée du *Petit-Castel* fut fermée à double tour, le canot paré ; on y porta le corps de Fauvel, et bientôt le *New York City* (ainsi se nommait la légère embarcation) fila rapidement sous les efforts de quatre bras vigoureux.

Les berges de la Marne étaient silencieuses et noyées dans une obscurité profonde qu'augmentait encore un léger brouillard montant de la rivière.

Jacques et Pascal ramaient sans bruit, à la sourdine pour ainsi dire, quoiqu'il n'y eût pas grand danger pour eux d'être épiés à pareille heure.

Au moment où sonnaient les douze coups de minuit aux clochers répandus dans la campagne sur les deux rives, ils se trouvaient en pleine Seine, entre Berry et Charenton.

En cet endroit la rivière est large.

Ils avaient soin d'ailleurs de se maintenir au milieu de son lit, ce qui les rendait absolument invisibles pour des yeux indiscrets.

—Respirons un peu... dit Jacques en laissant retomber ses avirons.

—Ce ne sera point trop tôt... répliqua Pascal en imitant son complice, mes bras commencent à s'engourdir...

L'embarcation livrée à elle-même suivit lentement le courant de l'eau fort peu rapide.

Bientôt elle prit le travers, et s'en alla plus lentement encore à la dérive.

Pascal et Jacques avaient allumé des cigarettes.

Ils fumaient sans échanger une parole, regardant devant eux la masse sombre du vieux Paris, plus noire que les ténèbres elles-mêmes.

Les silhouettes rigides des hauts monuments se dessinaient d'une façon vague sur le ciel, que commençaient à rendre moins obscur les clartés pâles de la lune émergeant à l'horizon.

Au loin les rangées de becs de gaz alignés le long des quais formaient des traînées lumineuses.

Les ponts qui barraient la Seine semblaient piquetés de gouttelettes de feu.

Le canot approchait du pont de Bercy.

Soudain Jacques tressaillit, pencha vivement la tête et regarda non sans inquiétude quelque chose d'inattendu faisant tache sur la rivière.

C'était l'ombre produite par un bateau.

Au milieu de cette ombre brillait une petite lueur, celle d'un fanal sans doute.

Jacques étendit la main vers l'objet suspect, et demanda à Pascal :

—Que diable est-ce donc que cela ?

Le jeune homme regarda.

Avant qu'il ait eu le temps de répondre une voix rude se fit entendre.

—Oh ! du bateau, criait cette voix, avancez à la patache !

—Tonnerre ! dit Pascal, c'est un bateau de douaniers qui va faire la visite de quelque *chaland* qui descend le-bas, et la patache est le bureau de douane de la navigation... Ce bateau-là monte en haute Seine, mais nous sommes signalés, il en viendra un autre à notre rencontre... les douaniers voudront s'assurer que nous ne passons rien en fraude... ils verront le cadavre... Je n'avais pas pensé à cela...

—Que faire ?

—Nous débarrasser de ce fâcheux colis en le jetant à l'eau avant d'arriver en face de la patache, virer de bord et regagner la Marne ; vite, Jacques, soulevons le corps et laissons-le glisser à l'eau sans bruit.

Les deux complices saisirent la dépouille mortelle du bouquiniste de la rue Guénégaud, et la firent couler dans la Seine, les pieds les premiers, à l'arrière de l'embarcation.

Il n'était que temps.

Cent mètres tout au plus les séparaient encore du bureau de douane où jour et nuit on fait bonne garde.

—Aux avirons, maintenant ! reprit Pascal. Virons de bord et filons !

A deux heures du matin le canot était amarré de nouveau à sa place habituelle près du petit embarcadère, Pascal attelait la voiture dans laquelle montait Jacques Lagarde, et le cheval prenait au grand trot la route de Paris.

Le jour naissait au moment où le coupé entra dans la cour de l'hôtel de la rue de Miromesnil.

L'Alsacien, réveillé, conduisit le cheval à l'écurie et remisa le véhicule, tandis que les deux misérables allaient prendre un peu de repos.

Dès neuf heures du matin ils étaient debout, habillés et se rejoignaient.

—Chez Fauvel, n'est-ce pas ? demanda Pascal.

—Oui. Tu as les clefs ?

—J'ai tout ce qu'il faut.

—Partons.

A dix heures, Pascal et Jacques arrivaient rue Guénégaud. Cette rue, peu fréquentée et par conséquent très calme pendant la semaine, est d'habitude complètement endormie, ou plutôt morte, le dimanche.

Ce dimanche-là par exception, quoique le temps magnifique eût invité les citadins aux promenades suburbaines, une grande animation se manifestait dans la rue.

Des groupes se formaient çà et là sur les trottoirs, sur la chaussée où les voitures brillaient par leur absence, aux portes entrebâillées des boutiques, et les conversations étaient animées.

—Qu'y a-t-il donc par ici? murmura Pascal. Voici une foule fort importante...

—Au milieu de laquelle nous passerons inaperçus...répliqua Jacques. C'est excellent pour nous...

—Je suis d'un avis tout opposé...reprit le jeune homme devenu très soucieux. La partie du trottoir qui se trouve devant la maison qu'habitait Fauvel est encombrée...Regarde...

Il suffit d'un coup d'œil attentif au docteur pour se convaincre que son complice ne se trompait point.

Plus de cinquante personnes se massaient en face de la porte du numéro 9, et deux ou trois gardiens de la paix cherchaient, mais sans y réussir, à rétablir la circulation en dispersant ce groupe.

—Tu as raison, dit Jacques, il se passe ici quelque chose qui n'est pas naturel...Mais, quoi?

—Nous allons le savoir...

—Comment?

—En écoutant d'abord, et ensuite en questionnant au besoin...

—De la prudence!...

—Sois paisible...

Les deux hommes s'approchèrent d'un petit rassemblement au milieu duquel pérorait un monsieur prolix qui semblait fort au courant et qu'on écoutait avec recueillement.

Par malheur il venait d'arriver à la fin de son récit au moment où Jacques et Pascal prêtaient l'oreille.

—Enfin, est-il sous les verrous?...demanda une voix.

—Mais non...mais non...répondit le narrateur, il n'est point arrêté... je viens de vous le dire... vous ne m'avez donc pas compris? Il m'avait semblé pourtant que je m'exprimais de façon très claire... Quand la police a opéré une descente chez lui, hier soir, à dix heures, il était absent de son domicile, et depuis lors il n'est point rentré.

—Oh! c'était un malin! fit un commerçant du quartier qui se trouvait au nombre des auditeurs. Il sera douté du coup, pour sûr!... Je le connais depuis plus de quinze ans, moi, le vieux gœux, et je me suis toujours douté qu'il y avait de vilains côtés dans son commerce et que ça finirait par lui causer, un jour ou l'autre, de grands ennuis. Ça prouve que j'ai pas mal de jugeotte.

Pascal toucha l'épaule du commerçant et lui dit, en le saluant avec la plus exquise politesse:

—Permettez-moi de vous demander, monsieur, de qui vous parlez...

—Je parle d'Antoine Fauvel.

En entendant ce nom Jacques et Pascal échangèrent un rapide coup d'œil, puis l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux reprit:

—Ceci ne m'appren rien. Qu'est-ce que c'est que cet Antoine Fauvel?

—Un marchand de vieux livres...un bouquiniste, quidemeure au numéro 9.

—Et vous dites que la police a opéré chez lui une visite domiciliaire?

—Oui, monsieur, hier au soir.

—De quoi l'accusait-on?

—De faire le commerce d'ouvrages précieux volés dans les bibliothèques de l'Etat.

—A-t-on eu la preuve que l'accusation était fondée?...

—Il paraît que oui, car on a emporté un coffre-fort et un tas de livres...la charge de deux grands fiacres...Et tenez, regardez, fit le commerçant en désignant une voiture à bras qui sortait de la maison de Fauvel, pleine de bouquins et escortée par deux sergents de ville, voilà qu'on en emporte encore à la préfecture...Depuis ce matin, c'est comme ça!...

Les groupes durent s'entr'ouvrir pour laisser le passage libre à la voiture à bras.

—Merci, monsieur...dit Pascal.

Et, prenant le bras de Jacques, il l'entraîna. Tous deux étaient pâles. Tous deux avaient les sourcils froncés.

Arrivés sur le quai, ils s'arrêtèrent.

—Point de veine! murmura le plus jeune des associés. Nous avons opéré un jour trop tard! La police a été mieux avisée que nous! *Le Testament rouge* nous échappe!!

—Oui, répliqua Jacques d'une voix sourde au bout d'un instant. *Le Testament rouge* nous échappe, mais la fortune ne nous échappera pas! Tant pis pour les porteurs de médailles! La mauvaise chance, dans cette affaire, est pour eux, non pour nous!

Raymond Fromental, en suivant la piste des voleurs de livres dans les Bibliothèques de l'Etat, en mettant la main sur leur receleur, en livrant à la justice les volumes dérobés au nombre desquels se trouvait *le Testament rouge*, ne soupçonnait guère qu'il venait de prononcer sans doute l'arrêt de mort de son fils!...

VI

Quoique Jacques Lagarde et Pascal Saunier fissent contre mauvaise fortune bon cœur et ne voulussent point s'avouer vaincus, la partie dont ils venaient de perdre la première manche après avoir eu tous les atouts en main leur causa, dans les premiers moments, un découragement extrême, qu'ils ne s'avouaient point l'un à l'autre, et que chacun d'eux refusait presque de s'avouer à lui-même.

Mais ce découragement dura peu.

Ainsi que nous venons de l'entendre dire à Jacques Lagarde, il leur restait un moyen de prendre leur revanche, moyen terrible auquel ils avaient provisoirement renoncé, alors qu'ils croyaient réussir d'une façon beaucoup plus simple du côté de Fauvel.

Leurs calculs se trouvaient déjoués par le hasard.

Fauvel venait de périr, tué par eux, et le crime commis restait inutile.

Donc il devenait indispensable de recourir au grand moyen, au moyen terrible.

La suppression des héritiers du comte de Thonnerieux les mettait en possession de toutes les médailles, et ces médailles réunies feraient ce que *le Testament rouge* n'avait pu faire.

La mission de Pascal allait être désormais de préparer les pièges où se prendraient ceux des héritiers sur lesquels on pourrait agir par la beauté de Marthe, l'infériorité de leur condition sociale ne permettant pas de les introduire dans ce milieu particulier où le pseudo Thompson comptait attirer Fa bien de Chatelux, Paul Fromental, et le séminariste René Labarre, le neveu de feu Antoine Fauvel.

Pascal aurait donc à s'occuper de Jules Boulenois, dit La Fouine, le pêcheur endurci que nous connaissons, d'Amédée Duvernay, le tapissier, et de Marthe-Emilie Berthier.

Pour faire disparaître celle-ci, il faudrait aller à Genève où, d'après le testament du comte, elle devait résider.

Notons en passant que M. de Thonnerieux avait ignoré le second mariage de Péline Berthier, et la reconnaissance de Marthe, sa fille par son mari comme si elle eut été sa propre fille, reconnaissance que lui donnait le nom de Granchamp.

Les deux misérables, réunis dans le cabinet de travail du docteur, causaient de leurs projets, et laborieusement échafaudaient le scénario du formidable drame en préparation.

—Ne m'as-tu pas dit, demanda Pascal, qu'Amédée Duvernay n'était plus porteur de sa médaille?...

—Je te l'ai dit. Cette médaille, qu'il craignait de perdre, a passé de ses mains dans celles d'une jeune fille qu'il compte épouser quand il sera majeur...

—Comment se nomme cette jeune fille?

—Virginie...Prends bien note de tout cela...

—Je prends note de tout, et toujours...

Pascal en effet tira de sa poche un agenda sur lequel il traça quelques lignes au crayon, puis, relevant la tête, il poursuivit:

—Ah! ça, mais, je ne vois point du tout la nécessité de prendre des mesures spéciales à l'égard d'Amédée Duvernay...

—Comment cela ?

—Puisque ce jeune homme n'est pas détenteur de la médaille, sa suppression me paraît inutile, et celle de Virginie s'impose.

—Tu n'as raison qu'en apparence... Amédée, si nous étions assez maladroits pour le considérer comme une quantité négligeable, pousserait des cris de paon au sujet de la disparition de sa fiancée et parlerait de la médaille qu'elle portait à son cou ; il n'en faudrait pas plus pour éveiller les soupçons de la police et provoquer une enquête qui pourrait nous perdre... Au point où nous en sommes tout scrupule serait insensé ! On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! De l'énergie, mon cher, et coup double !

—De l'énergie, j'en aurai, et jamais les scrupules ne m'ont paru gênants !... Dans huit jours Duvernay et sa fiancée ne nous barreront plus la route...

—Je compte sur toi... Quant à la Fouine...

—Oh ! lui, c'est trop facile... interrompit Pascal.

—Tandis que tu agiras au dehors pour le mieux de nos intérêts, reprit Jacques, j'entrerai jusqu'au cou dans la peau du docteur Thompson, et je me consacrerai à ma clientèle qui, d'après les nombreuses lettres que je reçois, va devenir très considérable.

—La besogne faite ici, demanda l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux, devrais-je partir immédiatement pour Genève ?

—C'est à voir. Nous nous occuperons en dernier lieu de Marthe Berthier. Qui sait si les médailles récoltées par nous d'ici là ne nous donneront pas le mot de l'énigme sans que nous ayons besoin de les réunir toutes... La suppression de la jeune fille de Genève deviendrait alors inutile...

—En somme, c'est possible... Nous verrons... C'est demain que tu ouvres ton cabinet de consultation ?

—Oui. Tous les journaux de ce soir l'annonceront...

—Quand donneras-tu la fête où tu comptes réunir les *princes de la science*, comme on dit, et les notabilités mondaines dont nous avons eu les adresses ?

—Dans cinq jours. Je te prie de faire préparer les lettres d'invitation...

—Elles sont prêtes. Il n'y a qu'à écrire la date et qu'à les envoyer. Elles seront à la poste dans une heure et remises ce soir à destination...

—Bien. Pour le reste, hâte-toi ! Le temps vaut de l'or ! Tu viens de voir ce qu'un retard de quelques heures nous a coûté ! Qui sait si le valet de chambre du comte, si bêtement accusé d'avoir volé le testament de son maître, ne possède pas une partie du secret... Il pourrait parler au juge chargé d'instruire son affaire et donner l'éveil.

— Ceci est inadmissible... répliqua Pascal...

—Pourquoi ?

—Par cette excellente raison que Jérôme, s'il avait eu quelque chose à dire, aurait déjà parlé pour se disculper... L'accusation absurde mais vraisemblable qui pèse sur lui est notre égide...

—Soit, mais nous marchons dans une route dangereuse... Il faut tout prévoir. On ne se perd jamais par excès de prudence !... As-tu lu les journaux de ce matin ?

—Oui.

—Toujours rien au sujet du bouquiniste ?

—Pas un mot... Il faut croire qu'on n'a point repêché le *sacrabée*...

—Et trois jours se sont écoulés déjà ! La Seine aura eu le temps de rouler bien loin la funèbre épave... Tout va bien !... On vint prévenir le docteur Thompson et son secrétaire que le déjeuner était servi.

Ils rejoignirent aussitôt Angèle et Marthe qui les attendaient dans la salle à manger.

Depuis le retour à Paris la délicieuse figure de Marthe eût une expression de mélancolie ressemblant beaucoup à celle de la tristesse.

Jacques à qui cette tristesse ne pouvait échapper avait voulu en connaître les causes, mais rien de positif n'était résulté pour lui des réponses vagues et évasives de l'orpheline à ses questions.

Ignorant les derniers incidents racontés par nous et ne pouvant les deviner, il ne lui resta d'autre ressource que d'attribuer les humeurs sombres de la jeune fille au chagrin profond causé par la mort de sa mère et sur lequel le temps n'avait point de prise.

Parfois Jacques restait songeur pendant quelques minutes, les yeux fixés sur le visage exquis de Marthe.

Chaque fois qu'il se laissait aller à cette contemplation muette et pour ainsi dire extatique, il en sortait sombre et triste autant que l'orpheline elle-même.

Un sentiment étrange, inconnu de lui jusqu'alors, naissait et grandissait dans l'âme de ce monstre.

* * *

Raymond Fromental, nous l'avons dit, avait ressenti une joie profonde à la suite du coup de maître sur lequel il livrait à la justice trois des voleurs de livres dans les bibliothèques de l'Etat ; mais cette joie n'était pas sans mélange et la justice ne se déclarait point satisfaite puisque Fauvel lui échappait, Fauvel, le receleur, par conséquent le principal coupable, l'homme à qui les vols rapportaient le plus.

Certains papiers trouvés au cours de la perquisition faite rue Guénégaud permettaient de croire que d'autres complices existaient.

A tout prix il fallait retrouver le bouquiniste qui, se sentant perdu, les dénoncerait certainement afin de se créer quelques titres à l'indulgence des juges.

Sans doute il avait eu des soupçons, des inquiétudes, et par prudence il s'était éloigné soudainement pour éviter une arrestation.

De tous côtés, le télégraphe transmettait des ordres le concernant.

Son signalement très exact avait été envoyé aux frontières et aux agents français à l'étranger.

Les brigades de gendarmerie des environs de Paris fouillaient les campagnes, furetaient, interrogeaient, bref on ne négligeait rien pour se mettre à même de confronter bientôt Fauvel avec le juif Abraham et les deux autres voleurs, dont un voleuse, déjà sous les verrous.

Fromental, sans cesse sur la brèche pendant les derniers jours et brisé de fatigue, avait résolu de prendre un peu de repos auprès de son fils dont il se trouvait séparé depuis un temps qui lui semblait bien long.

Le matin du jour où commence cette partie de notre récit, il avait reçu une lettre de Madeleine.

La brave servante, qui désirait ne point alarmer son maître, s'était efforcée de cacher ses angoisses personnelles, mais la contrainte qu'elle s'imposait se devinait à chaque ligne, et les ambiguïtés, les réticences de cette naïve épître firent soupçonner au pauvre père ce que Madeleine ne voulait pas lui révéler de façon brutale.

—J'irai à Créteil aujourd'hui même, se dit-il après avoir lu cette lettre. Je vais porter mon rapport au chef et solliciter un congé de quelques jours... On ne peut me refuser cette bien faible récompense du succès que je viens d'obtenir, et ce n'est demander, en somme, que la continuation du congé accordé précédemment.

En toute hâte il se rendit à la préfecture, au cabinet du chef de la sûreté.

Celui-ci expédiait diverses affaires urgentes et ne pouvait recevoir immédiatement son subordonné.

Raymond fut donc obligé d'attendre, et dans la disposition d'esprit où il se trouvait, enchaîné par le devoir tandis que l'amour paternel surexcité l'appelait auprès de Paul, les minutes lui semblaient effroyablement longues.

Son attente dura plus d'une heure... Un siècle !...

Enfin il put franchir le seuil du cabinet.

—Mon cher Fromental, lui dit le chef en lui tendant la main, je suis heureux de vous voir... J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer...

—Une bonne nouvelle à moi ! s'écria Raymond palpitant, Serait-ce ?..

Il n'acheva pas sa phrase.

—Non, pas encore... répondit le chef qui l'avait compris, cela tardera peu maintenant, je l'espère, mais aujourd'hui il s'agit d'autre chose... sur la demande du préfet, et comme récompense du service rendu à l'Etat, une gratification de 2,000 francs vous est accordée... Voici le mandat que vous toucherez à la caisse.

—Je vous remercie personnellement, monsieur, et je suis très reconnaissant à M. le préfet d'avoir bien voulu penser à moi... répondit Raymond avec une froideur manifeste, car il venait d'éprouver une cruelle déception.

—Vous espérez mieux que de l'argent, je le vois bien... reprit le chef, mais vous ne devez pas moins vous sentir très heureux. La faveur dont vous êtes aujourd'hui l'objet est un acheminement vers celle que vous ambitionnez. Vous pouvez compter absolument sur moi, vous le savez... Profitez du moment où vous êtes de nouveau bien noté, pour présenter votre requête au ministre et pour la faire appuyer par quelques personnes influentes... Je vous donnerai, pour ma part un bon coup d'épaule, malgré tout mon regret de perdre un collaborateur tel que vous.

—C'est sur vous que je compte le plus, monsieur, répliqua Fromental, et je vous supplie de me venir en aide le plus tôt possible, car j'ai peur d'être obligé de rappeler mon fils à Paris, et les dangers de révélations indiscrettes que je craignais tant et dont je vous ai parlé, vont renaître...

—Rappeler votre fils ! Pourquoi ? ne se trouve-t-il donc pas bien dans l'endroit où vous l'avez conduit et où vous pouvez aller le visiter ?

—J'ai reçu ce matin une lettre de la femme qui l'a élevé et que j'ai placée près de lui... Cette lettre est obscure à dessein, mais son obscurité même me fait supposer que mon fils est plus malade depuis quelques jours que je ne l'ai vu...

—Rien ne prouve que vous ne vous alarmiez point sans cause.

—Combien je voudrais le croire ! Quoi qu'il en soit, je suis très tourmenté, très malheureux, et je viens solliciter de vous un congé de quelques jours.

—Ah ! mon cher Fromental ! s'écria le chef avec une expression de contrariété vive, quel mauvais moment vous choisissez pour m'adresser cette demande !

—Cependant, monsieur... commença Raymond surpris.

Le chef lui coupa la parole.

—Détestable moment !! reprit-il, oui, je le répète, votre demande est inopportune et malencontreuse !!

—Mais, enfin, pourquoi ?

—Parce que le procureur de la République désire que vous soyez personnellement chargé des recherches qui doivent nous livrer Fauvel, et tient à ce que vous vous mettiez à l'œuvre sur-le-champ.

—Toujours sur la brèche, donc ?... murmura Fromental avec découragement.

—Il s'agit de votre devoir.

—Eh ! monsieur, je le sais bien. Mais vous oubliez que je suis père... que mon enfant est frappé, mortellement peut-être... Si je ne puis m'occuper de lui, si je ne suis pas là pour lutter contre le mal terrible dont il est atteint, il mourra jeune... Ses jours sont comptés, on me l'a dit... Son arrêt est prononcé, à moins que je ne puisse l'avoir auprès de moi sans cesse... veiller sur lui... lui faire un traitement... Cela, puis-je le faire, si je dois continuer sans trêve ni repos un service absorbant qui me laisse à peine le temps de prendre un peu de sommeil ?... Je vous en supplie, monsieur, au nom de vos enfants puisque vous êtes père, daignez m'accorder trois mois... le temps de guérir mon fils !... On m'a donné l'assurance positive qu'il pourrait, en trois mois, être hors de danger... Laissez-moi libre pendant ce temps près de lui et vous aurez fait une bonne action dont Dieu vous récompensera en veillant sur vos fils !!!

Le chef de la sûreté se leva, en fronçant le sourcil

—Monsieur Fromental, répondit-il d'une voix sèche, il n'est point en mon pouvoir de faire droit à la requête que je vous entends à regret m'adresser. Nous sommes vos créanciers, vous le savez bien. Vous nous devez tout votre temps, toutes vos heures... vos nuits aussi bien que vos jours !... Rien absolument ne vous empêche de vous préoccuper de la santé de votre fils, et de nous servir en même temps. L'amour paternel n'a jamais été, ne sera jamais incompatible avec le devoir. Je vous accorde un jour de liberté... Profitez-en pour aller voir votre enfant, et demain, dès la première heure, venez prendre mes ordres...

Raymond comprit qu'insister davantage serait inutile.

Quoiqu'il fit, il n'obtiendrait rien.

Le magistrat venait de remplacer l'homme. Ce n'était plus le protecteur bienveillant, presque l'ami, qui parlait, c'était le chef, c'était le maître.

Le malheureux père ne prononça plus une parole.

Il s'inclina comme doit s'incliner un subordonné correct, et il se retira en essuyant les larmes qui mouillaient ses paupières.

Le visage du chef n'exprimait plus maintenant qu'une immense commisération, tandis que ses lèvres murmuraient :

—Pauvre Fromental... il me croit dur... il me croit sans pitié... comme il se trompe !!! Je ne puis faire pour lui mieux que cela... lui donner plus d'un jour. Moi aussi j'ai mon devoir à remplir !..

VII

Raymond Fromental sortit de la préfecture en titubant comme un homme ivre.

Deux agents en sous-ordre qui le regardaient s'éloigner, se poussèrent du coude et l'un dit à l'autre en souriant :

—Tonnerre !... il a écrasé un rude grain ! si le patron le voyait, quelle mise à pied !

Tandis qu'on l'accusait ainsi d'avoir bu plus que de raison, le malheureux pensait :

—Pas même le droit d'être père ! pas même le droit d'aimer mon fils !... pas même le droit de donner ma vie pour sauver la sienne ! Allons, je suis maudit !

Il sauta dans un fiacre, se fit conduire en toute hâte au chemin de fer de Vincennes, prit un billet et, juste une heure après son départ, il arrivait à Port-Créteil.

En le voyant arriver, Madeleine poussa un cri de joie

—Vite ! dis-moi comment va Paul ? fit-il avec anxiété

—Ah ! mon cher maître, depuis que vous n'êtes venu, comme il a pâli... comme il a changé !...

—Mais qu'est-ce qu'il a ?

—Je ne sais pas...

—Tu l'as questionné, cependant ?...

—Ah ! oui, j'ai questionné !...

—Que t'a-t-il répondu ?

—Mon cher maître, c'est à peu près comme si j'avais parlé à l'un des saules que voilà le long de la rivière. A toutes mes questions il répondait : *Je n'ai rien*... Autant ne point répondre ! il ne dort plus... il ne mange pas de quoi se soutenir... Ah ! le pauvre enfant fait peine à voir !...

Et la vieille servante éclata en sanglots.

—Voyons, voyons, ma bonne Madeleine, dit vivement Raymond, calme-toi !

—Est-ce que je peux ?...

—Il faut pouvoir ! Nous devons cacher à Paul nos inquiétudes et nos craintes qui certainement aggraveraient son mal... Où est-il en ce moment ?

—Est-ce que je sais ?... Sur les bords de la Marne sans doute... Il va s'y asseoir pendant des heures entières, et j'ai surpris plus d'une fois les yeux fixés sur les arbres de l'autre bord, avec une expression toute drôle...

—Va-t-il toujours s'asseoir au même endroit ?

—Dame !... ça ne varie guère...

—De quel côté ?...

—Sur le chemin de halage en montant vers Charenton...

—Eh ! bien, je vais à sa recherche... Nous reviendrons ensemble...

—Vous déjeunerez ici, mon cher maître ?

—Et j'y dînerai aussi... j'y passerai la journée tout entière, et j'ai même l'intention de ne repartir que demain matin...

Paul, en effet, ne quittait guère le chemin de halage.

Ses yeux étaient tournés sans cesse vers le parc du *Petit-Castel*, espérant toujours voir apparaître sous les arbres le visage adoré de la *Fée des Saules*.

Il passait ainsi de longues heures silencieuses, semblant prendre à tâche d'aviver son chagrin par le souvenir.

Le jeune homme n'avait point vu la Fouine depuis le jour où celui-ci s'était laissé conter par Angèle que Marthe venait de partir pour l'Amérique ; le pêcheur, ne voulant pas apprendre à Paul cette mauvaise nouvelle et craignant de ne pouvoir garder le secret avait évité de le rencontrer.

Dans le but de rendre toute rencontre improbable, il ne pêchait plus aux mêmes endroits depuis quelques jours, et c'était maintenant aux environs de Joinville-le-Pont qu'il allait amorcer ses coups, et tenter la chance.

Paul n'avait donc pas même la ressource de parler de son amour au pêcheur, son unique confident. Or, rien au monde ne soulage comme de raconter ses douleurs. Le fardeau dont on porte le poids sur ses épaules s'en trouve allégé de moitié.

Le fils de Raymond ne voulait point se confier à Madeleine, et son isolement continuel, son mutisme forcé, redoublaient son mal.

Ses joues se creusaient.

La pâleur de son visage prenait des teintes livides.

Ses yeux entourés d'un cercle bleuâtre et ses paupières rouges portaient la trace des insomnies et des larmes versées.

Le jeune homme était encore assis sur la berge, à la même place, les yeux tournés comme de coutume vers le parc du *Petit-Castel*.

Fromental qui, suivant les indications de Madeleine, s'était mis à sa recherche en remontant le chemin de halage l'aperçut de loin dans cette pose abandonnée et marcha plus vite.

Bientôt une très courte distance le sépara de son fils, mais celui-ci s'aborda si complètement dans sa pensée qu'il ne vit point l'ombre de son père s'allonger sur le gazon près de lui.

Raymond s'était brusquement arrêté.

Le visage pâle, amaigri, maladif, de son enfant bien-aimé frappa ses regards, et il se fit dans son cœur un grand déchirement, tandis qu'il contemplait avec une stupeur douloureuse cette jeune figure portant les stigmates de la souffrance.

Sans qu'il en eût conscience sa poitrine se souleva. Un sanglot s'échappa de sa gorge.

Arraché tout à coup à sa rêverie, Paul releva la tête et vit son père qui lui tendait les bras et dont le visage était baigné de larmes.

D'un bond l'enfant fut debout, courut à lui et lui jeta ses bras autour du cou.

Pendant quelques secondes on n'entendit d'autre bruit que les clapotements de la rivière, et les sanglots étouffés du père et du fils.

Paul fut le premier à se remettre.

Il comprenait bien que son père allait le questionner au sujet du chagrin qui le minait, et il voulait reconquérir son sang-froid, se tenir en garde, cacher son secret et détourner les soupçons de celui qui, plus que personne au monde, avait le droit de lui demander des comptes.

—Ah ! cher bon père, s'écria-t-il en couvrant de baisers les joues de Raymond, si tu savais comme je suis heureux de te voir !

—Et moi, cher enfant, je suis tout à la fois heureux et désemparé, répondit Fromental en regardant son fils avec une tristesse profonde.

—Désolé ! demanda Paul vivement... Pourquoi ?

—Parce que tu es plus souffrant... Je ne m'étais pas occupé de lisant la lettre de Madeleine... Mon instinct paternel m'avait bien servi...

—Madeleine t'avais donc écrit ?

—Oui, et son devoir était de le faire. La pauvre femme qui t'aime de tout son cœur avait été frappée, comme je le suis moi-même, du changement qui s'est opéré en toi... Elle m'a écrit, mais sans oser me dire toute la vérité. Elle voulait me laisser juge de l'étendue du mal... Ce mal est très grand, s'il faut s'en rapporter aux symptômes qui l'accompagnent... Paul, mon fils, mon cher enfant, qu'as-tu donc ?

—Mais père, je n'ai rien... répondit le jeune homme avec assurance. Toi et Madeleine vous vous inquiétez à tort !

Raymond haussa les épaules.

—A tort ! répéta-t-il.

—Sans doute...

—Explique-moi donc alors pourquoi ton visage est plus maigre, tes joues plus creuses, ton teint plus pâle qu'il y a huit jours ? Depuis une semaine, tes yeux ont perdu l'éclat qui leur restait encore. Tu souffres, mon enfant...

Paul essaya de sourire.

—Non, père, dit-il, je ne souffre point...

—Je ne te crois pas... Tu cherches à me tromper pour me rassurer, mais ta figure dément tes paroles...

—C'est donc ma figure qui est menteuse, car je n'éprouve aucune souffrance physique, père, je te l'affirme.

—Aucune souffrance physique, peut-être. Une souffrance morale, alors ?

Paul sentit son cœur battre à coups rapides et l'émotion le saisit à la gorge.

Cependant il balbutia :

—Quelle pourrait être cette souffrance morale ? Que manque-t-il à mon bonheur ?

—Eh ! le sais-je, moi ? Peut-être, malgré l'impossibilité de ma tendresse, ne suis-je pas assez clairvoyant pour comprendre tes pensées, pour deviner tes besoins, tes desirs.

—Père bien-aimé, ne dis pas cela et garde-toi bien de le croire ! répliqua Paul. Tu n'as rien à deviner, rien à prévoir... J'ai tout ce que je désire... Tu fais pour moi tout ce que tu peux...

La voix du jeune homme, en prononçant ces paroles, avait une expression qui remua Raymond jusqu'au fond de ses entrailles.

—Paul, tu n'es pas franc avec moi, dit-il en regardant son fils bien en face, dans le blanc des yeux.

—Moi... père ? balbutia l'enfant.

—Oui... tu as un secret que tu me caches... une douleur que tu veux garder pour toi seul...

Un petit frisson courut sur l'épiderme de Paul qui sentit son secret prêt à lui échapper.

—Eh bien ! père, dit-il vivement, puisque tu veux tout savoir, oui, c'est vrai, je souffre... mais d'ennui... rien que d'ennui...

—D'ennui ?

—Sans doute... Seul ici avec Madeleine, j'ai des heures de mélancolie qui n'ont point de cause... des humeurs noires. des tristesses vagues. Tout cela est ridicule, je ne l'ignore point... j'essaye... je lutte... je suis vaincu. Cela doit tenir à ma constitution débile... à mon tempérament nerveux... Mais je n'ai point de secret, père... point de douleur...

—Pourquoi cette obstination dans le mystère ? se demanda Raymond incrédule, que me cache-t-il donc ?

—Tiens, vois-tu, continua Paul, me voilà déjà plus animé, plus gai. C'est que l'ennui vient de disparaître... il me revivifie ! tu passeras la journée avec moi, n'est-ce pas, père ?

—Oui, cher enfant... mon plus vif désir serait de passer ici plusieurs jours, mais cela est impossible...

—Tu n'as point encore terminé tes travaux ?

—Non... et peut-être m'absorberont-ils plus longtemps que je ne croyais... Je suis forcé de faire en province de fréquents voyages... Cependant, j'aurais voulu que tu vinsses passer quelques jours à Paris...

—A Paris ! répéta Paul effrayé par l'idée de s'éloigner du *Petit-Castel* où il espérait revoir un jour la *Fée des Saules*. Tu veux que je quitte la campagne ?

—Momentanément, oui... J'aimerais t'avoir à mes côtés pour m'occuper de toi sans cesse, pour combattre tes humeurs noires... tes tristesses...

—Tu viens de me dire que tu étais forcé de faire de fréquentes absences.

—Sans doute... Mais puisque tu t'ennuies ici...

—Il me semble que je m'ennuierais encore davantage à Paris... quand tu n'y serais plus avec moi.

—Tu aurais du moins la ressource d'aller visiter les personnes que nous connaissons. Tu recommencerais à voir ton ami Fabien de Chatelux... Tu partagerais ses distractions... ses plaisirs...

—Non... non... père, pas cela ! J'aime mieux rester ici...

—Cependant la solitude...

—La solitude me plaît encore plus que le bruit de Paris...

—Voilà qui est au moins singulier... se dit Raymond ; il ne veut pas quitter Créteil où l'accable un ennui mortel... Pourquoi ? Allons, décidément, il me cache quelque chose...

—Tout bien considéré, père, continua Paul, je serai mieux ici avec Madeleine qu'à Paris, presque toujours sans vous... Ici, du moins, j'ai le grand air et le plein soleil... Ce serait dommage d'ailleurs de ne point profiter des beaux jours à la campagne et d'aller m'enfermer dans notre logement un peu sombre de l'île Saint-Louis. Réfléchis un peu, père chéri, et tu verras que tu penses comme moi...

—Je ferai, cher enfant, et je te laisserai faire tout ce qui te sera agréable, répliqua Raymond. Cependant j'ai formé un projet qui s'accomplira, même s'il en devait résulter pour toi une contrariété passagère...

—Quel est ce projet, père ?

—Je veux consulter au sujet de ta santé.

—Consulter un médecin ?...

—Oui, un médecin très savant... très habile... un spécialiste américain, qui vient d'arriver à Paris où il ouvre un cabinet de consultation et dont on dit déjà le plus grand bien... Je l'ai vu... je lui ai parlé de toi.

—Ah ! ça père, décidément tu me crois donc malade ?

—Malade, certes non, cher Paul, mais ta santé est délicate, tu en conviens toi-même, et tu dois trouver tout naturel que je cherche les moyens de la raffermir et de donner à ta constitution la vigueur qui lui manque. Sans cela, serais-je bon père ?...

—Tu es le plus parfait des pères et le meilleur des hommes !... s'écria Paul en jetant ses deux bras autour du cou de Raymond. Je suis prêt à t'obéir en toutes choses... à aller avec toi chez ce docteur américain...

—Et tu suivras ses conseils ?

—Oui.

—Tu te soumettras au régime qu'il prescrira ?

—Je m'y soumettrai.

—Tu prendras même ses médicaments s'il t'en ordonne ?

—De grand cœur !... Quand ce ne serait que pour te satisfaire...

—Ah ? cher enfant, quelle joie tu me causes !...

—C'est à Paris qu'il demeure, m'as-tu dit, ce médecin ?

—Oui.

—Eh bien ! rien ne m'empêchera d'aller d'ici à ses consultations, s'il a besoin de me voir plusieurs fois.

—Tu iras, tu me le promets ?

—Je te le jure.

—Alors, ce soir, après-dîner, nous partirons ensemble pour Paris... Nous nous rendrons tous deux, demain matin, chez le docteur, et il t'indiquera les jours où tu devras retourner chez lui...

—Ces jours-là, je serai exact. Mais craignais-tu donc que l'idée de voir un médecin ne m'effraye et que j'aie de la répugnance à te satisfaire ?

—Je craignais d'être obligé d'user de mon autorité sur toi.

—Tu vois que j'étais prêt d'avance à la soumission. Ta visite, décidément, m'a fait le plus grand bien. Allons déjeuner, j'ai faim.

VIII

En affirmant qu'il se sentait de l'appétit, Paul montait en core, mais il ne voulait point affliger son père en lui laissant voir à quel point la souffrance morale avait eu sur le physique une influence funeste...

Il craignait en outre de provoquer de nouvelles questions et il s'efforçait de paraître gai.

Raymond était trop clairvoyant pour se laisser prendre à cette gaieté factice.

Paul ne pouvait le convaincre de sa sincérité.

Le pauvre père avait l'absolue conviction que son fils lui cachait une douleur secrète, minant sourdement sa santé.

Ajoutons qu'il ne doutait point d'arriver, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à pénétrer le mystère.

La journée s'écoula, rapide, sans le moindre choc entre le père et le fils.

Madeleine se sentait heureuse.

Il lui semblait se retrouver à l'époque où aucun nuage n'assombrissait le ciel de la famille qu'elle regardait comme la sienne.

Raymond la mit au courant du projet formé par lui de conduire Paul chez un médecin, projet qu'elle ne pouvait manquer d'approuver de toutes ses forces.

Le soir elle conduisait presque joyeusement ses chers maîtres à la gare, et se sépara d'eux en disant au jeune homme :

—A demain, monsieur Paul... je vous préparerai un bon diner...

Fromental et son fils restèrent assez tard à Paris, dans leur demeure de l'île Saint-Louis où le jeune homme, nous le savons, occupait une chambre indépendante de l'appartement de son père ; appartement dont il possédait néanmoins une clef.

Une fois seul, Paul retomba fatalement dans ses préoccupations habituelles.

Il se mit au lit et son sommeil fut hanté par des rêves effroyables.

Ces rêves lui montraient, à peine distinct dans la nuit sombre, le *Petit-Castel* enfoui sous les vieux arbres qui l'entouraient.

Soudain une lueur éclatante jaillit au milieu des ténèbres.

Un formidable incendie venait de s'allumer ; des langues de feu enveloppaient la villa métamorphosée en brasiers. Tout s'écroulait, et sous la voûte formée par les flammes une ombre blanche se débattait.

Cette ombre, c'était Marthe. Marthe prête à mourir dans le plus effroyable des supplices, et dont la voix l'appelait sans qu'il lui fût possible de s'élancer à son secours.

Paul se réveillait alors en sursaut, baigné d'une sueur froide, oppressé, tremblant.

Saisi de nouveau par un sommeil fiévreux, le *Petit-Castel* lui réapparaissait sous un aspect tout différent, mais non moins lugubre...

Ce n'était plus le feu, cette fois, c'était le sang.

Les murs étaient couverts de taches rouges, comme les murailles d'un abattoir ou d'un charnier, et par l'une des fenêtres de la maison sinistre Marthe tentait de s'échapper, vêtue d'une robe blanche tachée de sang, mais elle retombait expirante et Paul se réveillait encore, mouillé par de nouvelles sueurs froides et torturé par la même oppression.

Toute cette longue nuit fut pour lui un véritable martyre ; à l'aube seulement il lui devint possible, pendant une ou deux heures, de prendre un peu de repos.

Raymond, aussitôt après s'être séparé de son fils, s'était enfermé chez lui et il avait remercié Dieu.

Un sentiment complexe causait cette reconnaissance.

Malgré sa conviction que le désir de Paul de ne point s'éloigner de Port-Créteil se rattachait au secret qu'il soupçonnait, il était heureux de la détermination du jeune homme de ne pas quitter de sitôt la campagne.

Au moins ainsi l'enfant ne pourrait s'apercevoir des conti-

nelles sorties nocturnes de son père, s'en étonner, les commenter.

Avant qu'il revint à Paris, la situation ne serait plus la même ; on pouvait du moins le croire.

Fromental adorait son fils.

N'ayant ici bas que lui à aimer, il avait mis en lui toutes ses espérances, toute sa vie.

Le brusque changement qu'il remarquait dans l'apparence du frère adolescent lui causait une indicible épouvante.

Par moments il croyait voir son enfant mort, étendu dans un cercueil sur lequel des fossoyeurs laissaient retomber des pelletées de terre...

En vain appela-t-il à lui le sommeil. Le sommeil ne vint pas.

Il sauta en bas de son lit sur lequel il s'était jeté, ouvrit une fenêtre et s'accouda à l'appui de fer du balcon, espérant que l'air rafraîchi de la nuit lui apporterait un peu de calme.

Le calme ne vint pas plus que n'était venu le sommeil.

La fièvre brûlait ses veines, ses tempes battaient, sa gorge était sèche, des pensées de plus en plus sombres ne cessaient de traverser son cerveau.

—Il faut que je marche... se dit-il, le mouvement seul peut triompher de ce malaise moral qui m'anéantit...

Raymond s'habilla rapidement.

L'aube allait bientôt paraître.

Il sortit, gagna les quais et, la tête basse, se mit à marcher au hasard, essayant de changer le cours de sa pensée en se préoccupant uniquement de la nouvelle mission qui lui incombait : Trouver et livrer à la justice le bouquiniste Antoine Fauvel, le receleur des voleurs de livres.

A cette heure ultra-matinal Paris était désert.

C'est à peine si dans sa promenade Fromental rencontra de loin en loin quelques noctambules attardés à côté desquels il passait sans les voir.

Absorbé dans ses réflexions, il allait toujours droit devant lui, sans but.

Au moment où les premières clartés de l'aube naissante commençaient à blanchir le ciel du côté de l'orient, le patron d'un lourd bateau de transport pour les vins, qu'on avait fini de décharger la veille sur le port de l'entrepot, vint réveiller ses hommes d'équipe qui selon l'habitude marinieraient couchaient dans la cabine menagée à l'arrière du chaland bourguignon.

Une passerelle en planche conduisait du quai au bateau.

Il la franchit, et heurtant des poings à plusieurs reprises la porte de la cabine, il cria de toutes ses forces, car il avait affaire au lourd sommeil de gens fatigués.

—Hôlà ! ho ! les enfants ! Debout ! Il est l'heure et voici le jour !

A cet appel des grognements inarticulés se firent entendre. Ces grognements constituaient sans doute une réponse, et un instant après la porte s'ouvrit.

Trois solitudes gaillards, baillant, se défilant, se frottant les yeux, montèrent sur le pont.

—Est-ce que nous sommes en retard, patron ? demanda l'un d'eux, en saluant l'homme qui les avait réveillés.

—Non, mon gas, mais il est temps de se tenir prêt pour pincer le remorqueur... Il commence son service à quatre heures précises...

—Alors nous levons l'ancre ?

—Oui, parez tout... Une seule amarre au toquet du chaland qui se trouve devant nous... la grande amarre dans le bachot, prêt avec les avirons aux tolets pour aller s'emboîser au remorqueur... Il est trois heures passées, faites vite !...

—As pas peur, patron, on sera prêt... répondit le marinier interpellé, puis il ajouta, en s'adressant à ses collègues : Allez-y, mes petits vieux !... Toi, Jolivet, pousse le bachot à l'avant, qu'on y laisse couler l'amarre.

—On y va camarade, le temps de se fourrer un pruneau dans le pertuis des badingouines.

Et tout en parlant, le marin d'eau douce qui répondait au

nom de Jolivet, tirait de sa poche une blague de peau de mouton dans laquelle il prit une cordelette de tabac à chiquer dont il coupa un bout d'une longueur de quatre centimètres, qu'il introduisit dans le coin gauche de sa bouche.

—Présentement le calorifère est garni, continua-t-il, on va se mettre à la besogne.

Il s'avança vers l'arrière du chaland où était amarré le bateau qu'il devait remonter à l'avant.

Tout à coup il s'arrêta, les yeux tournés vers le fond du bachot avec une expression de surprise et de colère.

—Eh bien ! dis donc, toi ! le roupilleur ! Ne te gêne pas ! Paraîtrait que tu prends notre bachot pour un hôtel meublé où on loge à la nuit !

Ces paroles s'adressaient à un homme étendu au fond de l'embarcation et dormant les poings fermés.

L'homme, réveillé en sursaut par cette interpellation véhémente, se leva d'un bond.

—Hein ?... Quoi !... Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce que c'est ? bégaya-t-il en se frottant les yeux.

—Hein ? Quoi ? répéta Jolivet en le contrefaisant. Qu'est-ce que tu fiches là ?...

—Parbleu ! vous le voyez bien, mon vieux... il me semble que ça ne demande pas d'explications... J'é piquais un sommeil...

—Eh bien ! pique-moi une course à cette heure !... Décanille, et plus vite que ça, vagabond, chenapan ! Si je t'avais pincé là-dedans cette nuit, je t'aurais mis à l'abri, pour sûr...

—Allons... allons... inutile de vous émouvoir et de me dire des gros mots ! je ne l'aurais point mangé votre bachot !... je suis venu là pêcher cette nuit... même que voilà mes outils... et comme ça ne mordait pas, je me suis endormi...

—C'est bon... File, et vivement, m'sieu la Fouine...

—Tiens, vous savez mon nom, vous !... fit le pêcheur surpris en grimpaçant sur le chaland.

—Ah ! tu t'appelles comme ça, toi ! Eh bien, ça te ressemble. C'est un sobriquet que je te donnais parce que t'as l'air d'une fouine, mais je ne te connais ni d'Eve ni d'Adam...

Et Jolivet descendit dans le bachot.

Le patron du chaland s'était avancé du côté de la Fouine, car c'était bien Jules Boulenois en personne que nous retrouvons à une assez grande distance de ses lieux de pêches favoris, Joinville et Port-Créteil, et, l'ayant rejoint, lui disait :

—Vous savez bien, pourtant, mon garçon, que c'est défendu par les règlements de monter la nuit sur les bateaux...

—Oui... oui... je sais parfaitement ça, patron, mais j'avais envie de taquiner la brême cette nuit... et après tout, je ne faisais pas grand mal...

—Un sergent de ville aurait pu vous voir et vous mener coucher au poste...

—Il aurait toujours bien fallu me relâcher ce matin...

—Enfin, retirez-vous. Le bateau va démarrer.

—Suffit, patron, on s'en va... à moins que vous ne me permettiez de donner un coup de main aux camarades, pour vous remercier de votre hospitalité...

—Eh bien ! c'est ça, fit Jolivet, viens par ici, Parisien... tu vas nous aider à lever l'ancre...

—Ça me va, mon vieux, et ça me connaît ! J'en ai démarré plus d'une en haute Seine...

Il s'élança vers les hommes qui déroulaient les câbles d'amarre et le laissaient filer dans le bachot et leur vint en aide.

—Comme ça, reprit Jolivet, t'aimes la pêche ?

—Si je l'aime ?... C'est ma toquade ! Mais je vous fiche mon billet que je ne reviendrai pas pêcher de longtemps par ici...

—Pourquoi ça ?

—Parce que l'endroit ne vaut rien du tout. Autant pêcher sur la place de la Concorde, du haut de l'obélisque ! Parlez-moi de la Marne !... A la bonne heure !... Jamais de chou blanc !...

—Faut y retourner, mon vieux !

—C'est ce que je ferai, à moins cependant que je ne veuille tenter un coup en basse Seine, du côté de Suresne au d'Argen-

teuil... Vous savez, j'aime les voyages, moi... Je me suis laissé dire que changer d'air formait la jeunesse... et je me forme...

—Stope ! cria Jolivet, tiens tout prêt le nœud d'amarre...

—Et dépêchons-nous ! ajouta le patron du chaland, le remorqueur sera ici dans vingt minutes.

—Mettons-nous à l'ancre... dit un des mariniers. Tirons ferme, il y a pas mal de fond vaseux, par ici. Faut prendre l'autre bacliot.

Jolivet retourna à l'arrière où se trouvait amarré le bateau de l'ancre dans lequel trois hommes descendirent.

Ils détachèrent du chaland l'amarre de l'ancre, la roulèrent au fond du bateau en se hêlant dessus pour aller à l'endroit où se trouvait le lourd grappin.

En quelques secondes ils y arrivèrent.

—A nous, maintenant, dit Jolivet, et bien ensemble pour avoir plus de force...

Les trois hommes tirèrent ensemble.

L'ancre avait mordu profondément dans une épaisse couche vaseuse.

Elle résista d'abord, mais elle céda à une seconde tentative et les hommes l'attirèrent à eux.

—Sapristi de sapristi ! s'écria Jolivet, la gueuse est plus lourde que de coutume !!

—En effet... appuya un autre marinier. Jamais de la vie elle n'a pesé autant que ça.

—Peut-être bien qu'elle amène avec elle un poisson de cent kilog. ! fit la Fouine en riant.

On tirait toujours.

Les pointes de l'ancre apparurent enfin et avec elles le corps d'un homme qui s'y trouvait accroché.

—Un *nayé* ! dit Jolivet. Le diable emporte le *maccabée* qui nous casse les bras tant il est lourd !

—Qu'est-ce qu'il y a là bas ? demanda le patron du chaland, voyant les hommes regarder dans l'eau.

—Il y a un particulier *nayé* qui tient à une des griffes de l'ancre.

Le patron lança un juron formidable.

—Eh ! bien mettez-le dans le bateau, dit-il ensuite, et on le déposera sur la berge. Nous n'allons pas manquer le remorqueur pour ce paroissien-là !... d'autant qu'il n'a plus besoin de rien... Le Parisien ira faire la déclaration et touchera la prime.

IX

—Allons ! cria Jolivet, oh ! hiss ! et de l'ensemble !...

Les mariniers firent un dernier effort.

L'ancre entra dans le bateau, entraînant avec elle le corps du noyé.

—C'est un vieux, dit la Fouine, il n'y a pas longtemps qu'il est dans la rivière... Tiens, tiens, tiens, regardez donc !... Sa montre pend par la chaîne à son gilet.

—Oui, c'est vrai... répliqua Jolivet. Mais ne touchons à rien et déposons le *maccabée* sur la berge.

Les trois hommes gagnèrent la rive et ils étendirent le cadavre sur le dos, le long du chemin de halage.

En ce moment deux gardiens de la paix longeaient le quai, faisant leur ronde.

La Fouine les aperçut.

Il arrondit ses deux mains autour de sa bouche en façon de porte-voix, et lança cet appel sonore :

—Eh ! citoyens, là haut ! Eh !...

Les gardiens de la paix, ne sachant si c'était à eux qu'on s'adressait, firent halte et se penchèrent pour regarder la berge, par-dessus le parapet.

—Qu'y a-t-il ? leur demanda un homme qui venait de les rejoindre et qui, s'arrêtant aussi, regarda comme eux.

Cet homme était Raymond, que les hasards de sa course matinale et sans but avaient conduit de ce côté.

—Oui... oui... c'est parfaitement vous, messieurs les sergents de ville... Arrivez *dare dare*, s. v. p. ! il y a un noyé..

—Un noyé !... répéta Raymond.

Et il se dirigea en compagnie des gardiens de la paix vers la descente qui conduisit à la berge.

Les mariniers avaient repris leur travail.

Fromental et les agents s'approchèrent du cadavre dont les premiers rayons du soleil levant éclairaient la face pâle.

En voyant Raymond, La Fouine ne put retenir un mouvement de surprise et se dit, en l'examinant avec curiosité :

—C'est drôle ! la binette de cet individu ne m'est pas inconnue, pour sûr !... Où donc ai-je vu ce coco-là ?

Tandis que Jules Boulenois interrogeait sa mémoire, Fromental s'était penché vers le cadavre et semblait étudier ses traits que la submersion n'avait nullement décomposés.

Soudain il se redressa en poussant une exclamation presque joyeuse.

—Vous connaissez ce particulier, monsieur ? demanda l'un des sergents de ville.

—Je le connais.

—Dans ce cas nous pouvons verbaliser...

—C'est moi que cela regarde... vous signez simplement le procès-verbal.

—Vous verbaliserez, vous ? dit le gardien de la paix très surpris. De quel droit ?

—Du droit que me donne ceci... répliqua Fromental en exhibant une carte d'une forme et d'une couleur particulières, et un mandat d'amener. J'étais chargé de rechercher cet homme et d'opérer son arrestation.

Les agents s'inclinèrent.

—C'est une mouche ! murmura La Fouine. N'empêche que je l'ai déjà vu quelque part. Mais où ? Impossible de me souvenir.

—Comment a-t-on repêché cet homme ? demanda Raymond.

Le patron du chaland raconta brièvement ce qui s'était passé et ajouta en tendant à Fromental un carré de papier sur lequel il avait tracé quelques mots au crayon :

—Je ne puis demeurer plus longtemps avec vous, monsieur. Voici mon nom et celui de mes hommes, ainsi que mon adresse... le remorqueur arrive et je pars... Ce garçon d'ailleurs était présent, poursuivit-il en désignant La Fouine, il reste pour toucher la prime et vous donnera tous les détails qui vous seront utiles.

—Bien, monsieur... Faites vos affaires.

Le patron remonta sur son chaland et donna l'ordre à ses hommes de se diriger vers le remorqueur qui s'avancait à grand bruit et dont la cheminée lançait une épaisse colonne de fumée noire.

Lui-même se mit au gouvernail, et bientôt le chaland fut amarré d'une façon solide au remorqueur qui l'entraîna vers la haute Seine.

Que l'un de vous aille à la Morgue demander un brancard et des hommes, dit Raymond aux sergents de ville, il faut faire enlever immédiatement ce corps...

L'un des agents partit aussitôt pour exécuter l'ordre donné.

Du quai de l'Entrepôt à la Morgue la distance est courte, et par conséquent son absence ne devait pas être longue.

Raymond étudiait toujours le visage du noyé, et sa conviction ne faisait que s'affermir par cet examen.

—Certes, je ne me trompe pas ! se disait-il. Ce cadavre est bien celui d'Antoine Fauvel, le bouquiniste de la rue Guénégaud... Voilà ma besogne faite, et le hasard à travaillé pour moi !!

—Ainsi, jeune homme, demanda Raymond, c'est en levant l'ancre du chaland qu'on a trouvé ce corps ?...

—Oui, m'sieu.

—Etes-vous appelé quelque part en ce moment par vos occupations ?

—Non, m'sieu... Rien à faire... libre comme l'air.

—Alors, vous me suivrez à la Morgue où je rédigerai mon procès-verbal.

—Comme il vous plaira, m'sieu...

—Soyez tranquille, d'ailleurs... vous toucherez la prime que les mariniers vous abandonnent...

— Oh ! je ne suis point inquiet, m'sieu... sans compter que je ne cours pas après quinze francs... J'ai un bon état qui me nourrit...

Le gardien de la paix envoyé à la Morgue revenait avec deux hommes portant un brancard.

Sur ce brancard on déposa le corps d'Antoine Fauvel, et le cortège prit le chemin du pont de l'Archevêché.

La Fouine avait réuni ses outils de pêche et suivait.

Aussitôt arrivé à la Morgue on porta le cadavre dans la salle de l'amphithéâtre où il fut provisoirement déposé.

Le greffier de la Morgue intervint et demanda que le corps ne fût déshabillé, et les vêtements fouillés, qu'en présence des magistrats.

Raymond comprit et approuva cette réserve et se mit en devoir de dresser son procès-verbal sur les déclarations de Prosper-Jules Bouenois, dit La Fouine.

— Où demeurez-vous ? lui demanda-t-il.

Le jeune homme se gratta l'oreille et répliqua en riant :

— Un peu partout... Je suis cosmopolite. Mais enfin on peut me trouver quant on veut au restaurant de l'île, à Saint-Maur.

Fromental, étonné de cette réponse, le regarda et poursuivit :

— Votre état ?

— Pêcheur à la ligne pour les restaurateurs et les particuliers.

— Vous savez que je ne plaisante pas, dit Raymond d'un ton sec.

— Moi non plus, m'sieu... je n'en ai même point envie.

— Alors, parlez-moi sérieusement.

— Mais je suis très sérieux, m'sieu... J'étais menuisier...

Le travail n'allait point, je me suis fait pêcheur à la ligne...

J'avais vocation... ça me rapporte davantage que de manier le rabot et la scie... je gagne facilement ce qu'il me faut pour vivre.

— Demandez-le au patron du restaurant de l'île, mon plus fort client ; il vous le dira...

— Vous devez avoir une famille !...

— Oh ! Quant à ça, parfaitement... Voici l'adresse de mon brave homme de père... Athanase Bouenois, rue des Récollets no 17.

Raymond termina le procès-verbal, le fit signer par les deux gardiens de la paix, par La Fouine, le signa lui-même, et tandis que les deux agents regagnaient leur poste et que le jeune pêcheur à la ligne allait flâner du côté de la basse Seine, entra chez lui où il se proposait d'attendre l'heure de porter son procès-verbal à la préfecture.

Il nous paraît superflu d'affirmer qu'il bénissait le hasard par lequel il avait été conduit au quai de l'Entrepôt, où un hasard plus miraculeux encore allait le mettre face à face avec le cadavre du misérable dont il devait chercher la piste.

Sa mission était terminée, puisque Fauvel n'existait plus.

Il pouvait donc nourrir l'espoir de voir agréer la requête qu'il allait présenter au ministre de la justice, et de reconquérir la possession de lui-même, la liberté de sa vie.

Dans tous les cas, on ne pourrait lui refuser le congé immédiat qu'il sollicitait et qui lui permettrait de passer quelques jours auprès de son fils, tout en faisant les démarches nécessaires pour appuyer ce que nous aurions presque le droit d'appeler son recours en grâce.

L'heure était matinale.

Paul n'avait pas encore quitté sa chambre.

La visite au docteur américain chez lequel son père se proposait de le conduire ne devait avoir lieu qu'à une heure de l'après-midi, moment où commençaient les consultations annoncées au public par les réclames de journaux, petits et grands.

Raymond se dit qu'il avait plus que le temps d'aller porter son rapport à la préfecture et de voir le chef de la sûreté ; pendant, ne voulant pas courir le risque d'inquiéter Paul, écrivit un petit mot annonçant une sortie imprévue que devait suivre un prompt retour, il plaça ce mot bien en évidence sur la table de l'antichambre où le jeune homme ne chercherait pas de le voir en entrant dans l'appartement.

Cela fait, il regarda sa montre.

Elle indiquait huit heures.

Il prit son chapeau et sortit.

Le chef, homme énergique, actif, infatigable, ardent aux affaires, était déjà dans son cabinet.

Fromental, introduit auprès de lui sur-le-champ, fut accueilli avec une certaine froideur, résultat de la scène de la veille.

— Vous venez prendre mes ordres ? lui demanda le chef.

— Oui, monsieur... et je viens en même temps vous annoncer une nouvelle heureuse.

— Laquelle ?

— Nous tenons le bouquiniste de la rue Guénégaud, le receleur des voleurs de livres.

— Antoine Fauvel !... s'écria le chef avec joie.

— Antoine Fauvel, oui, monsieur.

— S'est-il laissé prendre sans résistance ?

— Le malheureux aurait été fort en peine de résister.

— Comment cela ?

— Il est mort.

— Mort ! répéta le chef.

— Noyé. Voici le procès-verbal qui relate la façon dont il a été retiré de la Seine ce matin en ma présence.

En même temps Raymond présentait son rapport au chef qui en prit immédiatement connaissance, et après avoir lu, demanda :

— Croyez-vous que la mort ait été volontaire ?

— A cette question, monsieur, je ne pourrais répondre...

— Le corps ne portait-il aucune trace de nature à faire soupçonner un assassinat ?...

— Les investigations que j'ai faites ont été superficielles, mais nul indice ne m'est apparu rendant vraisemblable la présomption d'un crime.

— Fauvel, alors, se serait suicidé ?...

— Ce n'est point certain, mais c'est très probable... Ayant appris qu'il était accusé... qu'une perquisition venait d'avoir lieu chez lui, et sachant d'avance quels résultats devait donner cette perquisition, il a préféré la mort à un jugement, à une condamnation, à la honte et à la ruine...

— C'est admissible en effet... Cependant, s'il était prouvé qu'il avait sur lui de l'argent, on pourrait croire qu'il a été victime de rôtisseurs...

Raymond secoua la tête.

— Quant à cela, non, dit-il. Le vol n'a pas été le mobile du crime, s'il y a eu crime... Le cadavre porte encore sa montre, et l'une des poches renferme un porte-monnaie bien garni.

— Etes-vous absolument sûr que ce noyé soit bien Fauvel, le marchand de livres ?

— Oh ! absolument ! Je m'étais présenté chez lui, vous le savez, la veille de la perquisition... J'avais étudié avec soin ses traits... Je l'ai reconnu... une erreur au sujet de son identité est impossible...

— Votre rapport ne fait mention d'aucun papier trouvé sur lui...

— C'est qu'il n'en a été trouvé aucun... Du reste, si le moindre doute subsiste dans votre esprit, il vous sera facile de le dissiper.

— Comment ?

— En plaçant ses complices en face du cadavre... En appelant à la Morgue sa sœur, Mme veuve Labarre, et son neveu, élève du grand séminaire de Saint-Sulpice.

Ces confrontations auront lieu, sans le moindre doute... Pour le moment il faut se borner à soumettre le corps à l'examen d'un des médecins légistes de la préfecture. Veuillez m'attendre... Nous irons à la Morgue avec le médecin que je vais faire prévenir...

Une demi-heure plus tard, le chef, le docteur et Fromental arrivaient à la Morgue et le greffier les introduisait dans l'amphithéâtre adjoint aux salles d'attente et d'exposition.

Ils s'approchèrent du corps toujours vêtu.

Le médecin examina le visage.

— Vous dites que cet homme a été retiré de la Seine ? demanda-t-il après un rapide examen.

Raymond répondit :

—Oui, monsieur... il a été déposé sur la berge devant mes yeux...

—Il n'est point mort noyé cependant, je l'affirme, et l'aspect seul de son visage le démontre surabondamment...

—Quoi ! s'écria le chef de la sûreté, cet homme n'a pas succombé à l'asphyxie ?

—Non ! cent fois non ! Il était mort avant d'être jeté dans la Seine !...

—On ne voit cependant aucune trace de blessure... fit le chef.

—Qui vous dit que ces traces ne sont point sous les vêtements ? Il faut mettre ce corps à nu !

Les garçons d'amphithéâtre obéirent à l'ordre du médecin légiste et le corps de Fauvel apparut, d'une pâleur mate, ou plutôt d'un ton de cire vierge.

Les membres n'offraient point la rigidité cadavérique.

On ne distinguait aucune blessure, aucune trace de lutte.

En face de ce cadavre le médecin restait songeur, le front plissé, les sourcils contractés.

Il souleva les membres l'un après l'autre.

Les articulations conservaient la souplesse de la vie.

—Voilà une chose vraiment singulière ! dit-il au bout d'un instant.

—Quoi donc, docteur ? demanda le chef de la sûreté.

—Ce corps a séjourné au moins trois jours dans l'eau et il n'offre ni gonflement, ni symptômes de décomposition. Les muscles sont aussi flexibles que si l'homme venait de mourir... Nulle part le sang ne donne à l'épiderme cette teinte d'un violet sombre qui se produit toujours à certains endroits lorsqu'il y a eu congestion... La peau, partout est diaphane... c'est bien étrange... C'est plus qu'étrange il y a là quelque chose de tout à fait incompréhensible à première vue dont il faut se rendre compte... Je veux faire l'autopsie de ce cadavre.

—Faites, docteur... Mais, dites-moi, que supposez-vous donc ?

—A cela je ne puis répondre, car j'ignore absolument en présence de quel phénomène je me trouve, et je compte sur l'autopsie pour me donner le mot de l'énigme...

Le médecin donna ses ordres aux assesseurs qui l'accompagnaient, et bientôt les scalpels s'enfoncèrent dans la poitrine du corps étendu sur la table de dissection.

De seconde en seconde l'étonnement du médecin grandissait en trouvant les chairs absolument exsangues ; pas une marbrure rougissante ou violacée ne tranchait sur leur blancheur.

Quand les viscères furent mis à nu, ce ne fut plus de la stupeur, ce fut de l'épouvante.

Le cœur était vide.

Le foie ne renfermait pas un caillot de sang.

Les artères et les veines, étudiées à la loupe, furent trouvées vides, comme le cœur.

—Que signifie cela ? s'écria le médecin. On pourrait croire que cet homme a perdu tout son sang dans une hémorragie. Mais jamais hémorragie ne fut aussi complète !... Le mystère reste intact !...

Les intestins furent examinés.

L'homme est mort en sortant de table... reprit le docteur. La digestion était à peine commencée... Que signifie cela ? Voyons le cerveau...

On retourna le cadavre et on enleva, à l'aide d'une petite scie, une partie de la boîte osseuse, ce qui permit de poursuivre les investigations commencées.

Nulle trace de congestion. Au cerveau comme ailleurs, absence de sang.

—Inexplicable !... Incompréhensible !! murmura le docteur avec découragement. Je m'y perds !...

Soudain il tressaillit.

Sur la face externe du cou il venait d'apercevoir une petite raie de deux à trois centimètres de longueur, plus blanche que la peau.

—Qu'est-ce que cela ? se demanda-t-il.

Il posa son doigt sur la raie en opérant une légère pression. Les bords de l'épiderme, fouillés par le scalpel de Jacques

Lagarde, s'écartèrent aussitôt, laissant échapper un suintement d'une eau singulière.

—Ah ! s'écria le docteur, voilà donc le mot de l'énigme !... Regardez !

Et avec deux de ses doigts il disjoignait non seulement la peau, mais la chair, laissant voir une ouverture béante.

—Mais c'est une blessure !... dit le chef de la sûreté.

—Oui, monsieur... Cet homme a été assassiné !

—N'a-t-il pu se blesser par accident ?

—Non, c'est impossible... il a été frappé par une main habile... il a été littéralement saigné comme on saigne un animal... l'artère a subi une incision longitudinale par laquelle tout le sang du corps est parti... Ce malheureux a eu affaire à une main très au courant de l'anatomie et des opérations chirurgicales !...

—Vous êtes certain de cela, docteur ?...

—Absolument certain, et je suis épouvanté... Je n'aurais pas opéré l'incision d'une main plus ferme ! Qui donc a commis ce crime ?

—Et dans quel but ? murmura le chef de la sûreté.

—Un complice des vols, ayant la crainte d'être dénoncé, pouvait avoir un intérêt à tuer Fauvel... fit observer Raymond.

—Alors, répliqua le médecin, ce complice avait fait ses études et maniait le scalpel comme un professeur !... Voilà, messieurs, une affaire bien mystérieuse... Depuis que je suis attaché à la Préfecture, je n'en ai pas vu de semblable... Etes-vous certains de l'identité de cet homme ?

—Je l'affirme... dit Raymond.

En ce moment, on avertit le chef de la sûreté qu'une voiture cellulaire venait d'arriver amenant les voleurs de livres qu'elle était allée prendre au dépôt.

L'ordre fut aussitôt donné de les introduire.

Tous les trois reconnurent sans hésiter le bouquiniste de la rue Guénégaud.

La veuve de l'avocat Labarre et son fils, mandés en toute hâte, affirmèrent, eux aussi, que le défunt était bien Antoine Fauvel.

Le doute n'était plus possible.

Mme Labarre fut atterrée par le crime dont son frère avait été victime, et le jeune séminariste, s'agenouillant auprès de la table de dissection, fit une prière pour l'âme de son oncle, et Dieu sait que la pauvre âme en avait grand besoin !...

La sœur de Fauvel demanda à rendre les derniers devoirs à son frère.

Il lui fut répondu que l'inhumation ne pouvait avoir lieu sans une autorisation du procureur de la République, et qu'elle serait officiellement prévenue quand cette autorisation serait donnée.

Elle se retira avec son fils.

Le médecin légiste se mit en devoir de rédiger le procès-verbal de l'autopsie faite par lui et les conclusions qu'il en tirait.

Le chef de la sûreté quitta la Morgue pour se rendre auprès du procureur de la République.

Raymond sortit avec lui.

Le père de Paul était libre et pouvait retourner à son logis, mais cette liberté toute provisoire ne pouvait le satisfaire.

Il voulait obtenir un congé de quelques semaines seulement, nous le savons, son peu de succès de la veille ne l'enhardissait guère à présenter sa requête.

Cependant la situation n'était plus la même.

Sa mission avait pris fin puisque la justice savait ce que Fauvel était devenu, et que n'ayant pu l'avoir vivant elle le possédait mort.

Donc, il lui semblait pouvoir espérer que le chef serait, cette fois, moins inflexible.

—Monsieur, dit-il tout en marchant, après une ou deux minutes de silence, serais-je aujourd'hui plus heureux qu'hier ?

—Plus heureux, Raymond... répéta le chef, à quel propos ?

—A propos de la faveur que je sollicite de vous...

— Ah ! oui, ce congé... Vous y tenez beaucoup ?

— Beaucoup, monsieur, et si je l'obtiens ma gratitude sera profonde.

— Je vais donc prendre sur moi de vous satisfaire, mais dans une certaine mesure et avec certaines restrictions... Je vous accorde un congé de quinze jours, en me réservant le droit de vous rappeler si, entre temps, j'avais besoin de vous... Je ne puis faire ni plus ni mieux...

Raymond s'inclina.

— Vous faites ce que vous pouvez, monsieur, dit-il, et j'en suis très reconnaissant, croyez-le...

Et de fait, il l'était, de ces quinze jours accordés qu'il pourrait passer à côté de Paul.

Il retourna chez lui, tandis que le chef de la sûreté se rendait au parquet.

A l'hôtel de la rue de Miromesnil on vivait depuis le matin dans une sorte de fièvre.

C'était le jour fixé pour l'ouverture du cabinet de consultations du docteur Thompson, et tout faisait supposer que, grâce aux réclames chauffant à blanc la curiosité et disposant à l'enthousiasme, les consultants seraient légion.

Il convient d'ajouter que les professeurs de la Faculté de médecine et les notabilités scientifiques qui avaient reçu la visite du docteur américain et causé longuement avec lui, étaient les premiers à reconnaître son rare mérite, sa haute intelligence, son savoir très étendu.

Ils ne le jalouaient point, certains qu'il ne pourrait leur causer aucun préjudice et arrondir sa clientèle au détriment de la leur, puisqu'il avait le bon esprit de se cantonner dans une spécialité, l'ANÉMIE, et qu'il affirmait son irrévocable résolution de n'en pas sortir.

Jacques Lagarde, mettant à profit ses idées tournées vers un même but, avait composé un médicament soumis par lui à l'examen d'une des commissions de la Faculté et, à la suite d'un rapport très élogieux, il avait obtenu l'autorisation de préparer lui-même et de donner chez lui ce médicament dont il ne voulait point que les pharmaciens s'appropriassent la formule.

En d'autres termes il s'en réservait le monopole, gardant son secret, mais mettant gratuitement à la disposition des hôpitaux les quantités de son élixir qui lui seraient demandées par les chefs de service.

Naturellement cet élixir dont personne, sauf les médecins de la commission, ne connaissait la composition, et dont on n'avait point encore expérimenté les effets, passait déjà dans le public pour un remède infailible, incomparable, presque miraculeux.

Dès avant midi plus de vingt personnes attendaient dans le salon de l'hôtel l'heure où la porte du cabinet de consultation s'ouvrirait pour les laisser passer une à une.

Ce salon d'attente, grand, meublé avec luxe, orné de tableaux de maîtres et d'objets d'art d'une certaine valeur, était précédé d'un vestibule dans lequel un enfant de treize ans environ, vêtu en page selon la mode anglaise et américaine, se tenait assis derrière un petit bureau et distribuait à chaque arrivant un numéro d'ordre enfin d'éviter toute réclamation et toute contestation.

Au fond du salon se trouvait une porte recouverte d'une lourde portière de tapisserie.

Elle conduisait au cabinet de consultation installé d'une façon tout à la fois élégante et sévère, tendu de lampas d'un vert sombre formant des panneaux encadrés d'ébène, et garni de grandes bibliothèques d'ébène incrustées de cuivre.

Un large bureau du même style, le bureau du docteur, se trouvait placé entre les deux fenêtres, de manière à ce que la vive lumière tombât sur les consultants, tandis que le médecin lui-même se trouverait dans la pénombre.

Une porte double, occupant un angle du cabinet, donnant accès dans une pièce aménagée à peu près comme une pharmacie et garnie de rayons sur lesquels se pressaient des bocaux et des fioles étiquetés.

Au milieu de cette pièce se trouvait une table en partie couverte d'un amoncellement de petites boîtes, d'un modèle uniforme, enveloppées chacune d'un prospectus ou instruction imprimé en quatre langues.

Marthe, assise derrière cette table, avait devant elle un énorme registre relié en chagrin vert à coins de métal argenté.

Ce registre devait lui servir à la transcription de chaque ordonnance que le consultant lui communiquait en sortant du cabinet du docteur.

Elle prenait en outre le prix de la consultation, fixé à un louis, en échange duquel elle remettait à chacun une boîte contenant le médicament ordonné.

Muni de cette boîte, le consultant sortait par une porte qui le conduisait au vestibule en lui évitant de traverser de nouveau le salon d'attente.

Marthe avait reçu les instructions du docteur dont le but, en la plaçant à ce poste, nous paraît facile à comprendre.

La jeune fille, toujours en grand deuil, était vêtue d'une robe de crêpe noir montante, mais au corsage rigoureusement ajusté. La demi-transparence de l'étoffe laissait entrevoir ou plutôt deviner des bras d'une forme exquise et les rondeurs d'une poitrine digne de la statuaire antique.

L'admirable chevelure blonde de Marthe, relevée très haut de manière à coiffer d'un casque d'or sa tête fine, et couvrant à demi le front de mèches folles, donnait à sa beauté si chaste un je ne sais quoi de troublant et de capiteux.

Dans ce costume d'une simplicité voulue, l'orpheline était littéralement irrésistible.

Jacques Lagarde, chaque fois qu'il la regardait, sentait un petit frisson courir sur sa chair.

Vingt personnes au moins, nous l'avons dit, se trouvaient dès avant midi dans le salon que nous avons décrit, attendant l'heure de la consultation.

Il y avait là des mères de famille avec leurs enfants aux visages blafards et amaigris, aux paupières rougies, pauvres êtres que l'anémie dévorait.

Il y avait des mondaines surmenées par l'abus des plaisirs de toutes sortes, claquées, vannées, finies, et venant demander aux ressources de la science les moyens de continuer le même genre de vie.

Dans un angle du salon, Raymond Fromental était assis à côté de son fils Paul.

Presque en face d'eux une femme fort belle et qui semblait jeune encore malgré ses quarante ans sonnés, parlait tout bas à un adolescent de figure sympathique, mais très pâle et très maigre, portant le costume ecclésiastique.

C'était Mme veuve Labarre qui, suivant le conseil de feu son frère Antoine Fauvel, amenait son fils à la consultation du spécialiste que la mode allait adopter.

Mme Labarre, nous le savons, aimait peu son fils qui, selon elle, la vieillissait, mais elle voulait qu'il put atteindre sa majorité et le dénouement du procès criminel intenté à Jérôme Villard, car elle croyait fermement que le valet de chambre du comte de Thonnerieux se déciderait à parler et à donner des indications précises sur le testament de son maître.

Or l'idée fixée de la digne veuve, nous le lui avons entendu dire à elle-même, était de mettre la main sur l'héritage destiné à son fils.

Cette idée fixe lui faisait même oublier la mort de son frère.

X

La pendule placée sur la cheminée de marbre vert sonna une heure.

A cette minute précise la porte du cabinet de consultations s'ouvrit et le docteur Thompson parut.

Tout le monde se leva pour le saluer.

Il répondit à ces saluts par une légère inclinaison de tête, accompagnée d'un gracieux sourire, traversa le salon dans toute sa largeur, ouvrit la porte conduisant au vestibule et dit quel-

ques mots à voix basse au jeune garçon chargé de la distribution des numéros d'ordre.

Jacques Lagarde s'était habillé comme pour aller dans le monde. Il arborait la cravate blanche, l'habit noir, et le gilet largement ouvert sur un plastron d'une blancheur éblouissante.

Ce costume, que si peu de gens savent porter avec distinction, allait bien à sa taille mince et souple et à sa tête intelligente que la barbe taillée en fer à cheval, à la mode américaine, ne parvenait ni à enlaidir, ni à rendre vulgaire.

De nouveau il traversa le salon, en sens inverse, se dirigeant vers son cabinet.

Raymond, suivi de son fils, lui barra le passage.

Jacques le reconnut du premier coup d'œil pour l'homme avec qui il avait causé quelques jours auparavant au restaurant de l'île.

— Ah, c'est vous, monsieur, dit-il en lui tendant une main que Raymond prit et serra, je vous remercie de l'honneur que vous me faites et de la confiance que vous me témoignez... Vous vous êtes souvenu de notre conversation... je ne l'avais pas oubliée non plus, vous le voyez... Quel est votre numéro d'ordre ?

— Le numéro 1... fit Raymond en souriant, avant midi, nous étions ici...

— Je suis heureux que vous soyez le premier auquel je donnerai mes conseils, et je n'aurai pas à faire de passe-droit pour vous recevoir tout de suite... Ce jeune homme est votre fils ? ajouta le médecin en désignant Paul.

— Oui, monsieur... répondit Fromental.

— Il me semblait le reconnaître quoique je n'aie fait que l'apercevoir.

Paul s'inclina.

— Veuillez donc entrer dans mon cabinet, reprit Jacques Lagarde en soulevant la lourde portière qui masquait la porte et en faisant passer devant lui le père et le fils avec lesquels il disparut.

Le pseudo-Thompson, par sa bonne mine et par ses façons courtoises, avait fait à première vue la conquête de tous ses futurs clients.

— Asseyez-vous là, monsieur... dit-il Raymond, et vous, jeune homme, ici, près de moi... Nous allons causer longuement et sérieusement... Je commencerai par vous dire, avec une entière franchise, que depuis le jour peu éloigné où je vous ai vu, vous avez changé beaucoup... et ce n'est point à votre avantage.

— Je vous entends avec quelque surprise affirmer que vous n'avez vu, monsieur, murmura Paul, car je ne me souviens nullement, moi, de vous avoir rencontré jamais.

— Vous n'avez pas eu l'occasion de me remarquer... je vous ai aperçu d'assez loin, et c'est en votre absence que j'ai dit à votre père combien il me semblait utile de prendre certaines précautions pour vous donner les forces qui vous manquent, et combattre chez vous les progrès de l'anémie, car vous êtes anémique, mon cher enfant.

— C'est la maladie à la mode, monsieur le docteur... la maladie élégante... répondit Paul en riant.

— Si élégante qu'elle soit, j'espère bien lui porter un coup dont elle ne se relèvera pas... J'ai besoin d'étudier votre sang, et pour l'analyser permettez-moi d'en prendre une goutte.

— Dois-je retirer mon vêtement ?

— Oh ! pas le moins du monde... Donnez-moi votre main...

— Laquelle ?

— Peu importe.

Paul tendit sa main gauche.

Le docteur la prit, pressa fortement l'un des doigts, l'annulaire, entre les siens, puis, à l'aide d'une épingle d'or, en piqua l'extrémité.

Une gouttelette de sang parut aussitôt.

Jacques la recueillit sur un morceau de verre qu'il plaça sous un microscope et une force de grossissement considérable, et à l'aide de ce microscope il se mit à l'étudier, non point en charlatan qui veut en imposer au public crédule, mais en homme de science très sérieux et très convaincu.

Laissons-le se livrer à ses consciencieuses investigations et franchissons le seuil de la pièce voisine, assez semblable, nous nous l'avons dit, à une pharmacie.

Dans cette pièce se trouvait Marthe, assise devant une table supportant un amoncellement de petites boîtes étiquetées, et un gros registre vierge encore dont nous connaissons la future destination.

N'ayant en ce moment rien à faire la jeune fille parcourait d'une façon distraite un volume de roman prêté par Angèle.

Elle entendit le docteur entrer dans son cabinet ; elle l'entendit parler, mais sans percevoir d'une façon bien distincte les paroles qu'il prononçait et auxquelles elle n'apportait d'ailleurs aucune attention.

— Les consultations sont commencées... pensa-t-elle.

Et elle continua sa lecture en attendant qu'un client viint lui remettre en même temps que le prix de la consultation, une ordonnance à transcrire sur le registre *ad hoc*.

Tout à coup elle tressaillit.

Le son d'une voix qui n'était pas celle de Thompson arrivait jusqu'à elle et faisait bondir son cœur.

Il lui semblait la reconnaître.

Elle prêta l'oreille avec une dévorante attention.

La voix se tut, et docteur reprit la parole, mais cette fois Marthe entendit très distinctement ce qu'il disait.

Quant il eut achevé, la seconde voix, (celle qui venait de la frapper si vivement) se fit entendre de nouveau.

Un tremblement nerveux agita le corps tout entier de l'orpheline.

Elle avait maintenant la certitude de ne point se tromper en croyant reconnaître cette voix.

C'était celle du jeune pêcheur des rives de la Marne qui lui avait rapporté son livre ; avec qui elle avait causé longtemps ; auquel, depuis ce jour elle pensait sans cesse. C'était enfin la voix de l'inconnu qu'elle aimait et que par un hasard prodigieux elle retrouvait là, près d'elle, à la consultation du docteur Thompson.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

LA SIXIÈME PARTIE A POUR TITRE :

UN AMOUR SECRET

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	-	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	- - -	15c.
LA HAINE	2e vol. - - -	15c.
LES ORPHELINES	- - -	15c.
LE CHOLÉRA	- - -	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	- - -	5c.
TROIS ANS EN CANADA	- - -	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	- - -	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'envolent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}

1540 Rue Noire-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

CHAPEAUX ET FOURRURES**J. R. BOURDEAU****97, RUE ST-LAURENT**

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de **CHAPEAUX DE SOIE** et de **FEUTRE** de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT**A L'ENSEIGNE DU BUFFLE****J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL****E. LEMIEUX****MARCHAND-TAILLEUR****3—RUE SAINT-LAURENT—3**

Expose constamment un grand assortiment de Tweeds de toutes nuances et qualités.

Toutes commandes exécutées avec le plus grand soin et sous le plus court délai.

Derniers patrons de Paris et de Londres.—Coupe garantie.

Les personnes qui ont besoin d'un habit de premier goût et très bien fini, devraient aller au magasin de

M. E. LEMIEUX

le tailleur populaire de la rue St-Laurent, près de la rue Craig.

ETRENNES !**Calendriers à Effeuiller "Ephémérides" POUR 1888**

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Access—Lo Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRERES**LIBRAIRES-PAPETIERS****No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL**

Prière de correspondre.

MEUBLES !**SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE****BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT****LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.**

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE**1798, RUE STE-CATHERINE****Payable à la semaine.****MONTREAL****AU BON MARCHÉ****MAISON****ALPHONSE VALIQUETTE**

Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrirons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et défiant toute compétition.

Un assortiment de Toile choisi, 5 cts.

" de Chemises de couleur, 25 cts.

42 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.

Gants de kid, à choisir, 23 cts.

Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.

600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

VOLANTS EN DENTELLE

Importation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.

Habillements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, beaucoup pure laine.

Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c, vendues ailleurs 25, 30 et 40c.

Cachemires pour tous les goûts, de 20c en montant.

La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies

50c au lieu de 90c. 73c au lieu de \$1.00. 95 au lieu de \$1.25.

DEMANDEZ A LES VOIR.

Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

ALPHONSE VALIQUETTE**1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871****MONTREAL****HORACE PEPIN, L.D.S.****CHIRURGIEN-DENTISTE****1639—RUE NOTRE-DAME—1639**

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL**Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES**

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE des modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuillet, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'ornez le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois.

Adressez: J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

Ce numéro vous donne une chance de gagner \$200.00

PRIMES — PRIMES — PRIMES

N'oubliez pas que la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHÈQUE afin de participer au grand tirage qui aura lieu dans le mois d'Octobre.

Tous les Six Mois **\$300.00 DE PRIMES** Tous les Six Mois

PRIME PRINCIPALE - - \$200.00

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires de la *Bibliothèque à Cinq Cents*

Boite B. P. 138.

1540, Rue Notre-Dame, Montréal

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50 — SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edit. Prop.

Boite B. P. 138 — MONTREAL

NUMEROS PARUS

La Femme au doigt coupé
Les Trois Chercheurs de pistes
La Perle Noire
Tolla
L'Abîme
Le Banquier des Pirates, 1re série
L'Archipel en feu, 2e série
Taurédo de Rohan
Nora
Le Petit Vieux des Batignoles
L'Epave du Cynthia, 1re série
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série
La Rose Blanche, 1re série
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e sér.
L'Incendiaire
Un Duel au Désert
Le Pêcheur de Perles, 1re série
Les Frères de la Côte, 2e série
Les Voleurs de Chevaux, 1re série
La Chasse aux Brigands, 2e série
Le Peau Rouge, 3e série
Le Crime de Pierrestite, 1re série
La Révélation, 2e série

Colomba, 1re série
La Vengeance Corse, 2e série
Le Fou Yégo, 1re série
L'Invasion, 2e série
Le combat de Falkenstein, 3e série
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
La Fille de Margared, 2e série
L'Héritage Fatal, 1re série
Le Jettatore, 2e série
Le Diamant Caché, 1re série
Camille, 2e série
Le Testament du Commandeur, 3e série
Une Famille Corse
La mort de Pierre Duvernay, 1re série
La Folle, 2e série
Le Sacrifice de Germaine, 3e série
La Vengeance, 4e série
La Justice de Dieu, 5e série
L'Honnête Criminel
Le Bureau de Poste de St-Martin-les
Monts, 1re série
Bon sang ne peut mentir, 2e série
Valérie, 3e série
Une Evasion à la Guyane, 1re série
Les Millions du Nabab, 2e série
L'Arme Révélatrice, 3e série
Le Comte d'Olligny, 4e série
Le Parricide, 5e série
Vingt ans à la Bastille
Nélida
Ginevra
La Chasse à l'Héritage, 1re série
Le Bal Masqué, 2e série
Les Deux Sœurs, 3e série
Le Revenant, 1re série
Tom Sandons, 2e série
L'Œil de Vichnou, 3e série
L'homme à l'oreille cassée, 1re série
Le colonel Fougas, 2e série
Vocu de Haine,
1re série, Le Chat du bord
2e série, La "Brule-Gueule"

3e série, Philopen le Poulpican
4e série, Chouans et Républicains
5e série, A coups de fusil
6e série, L'Enlèvement de Jeanne
7e série, Kernos
8e série, A la Battonnette
9e série, Le secret de Philopen
10e série, Crochetout
Le dernier des Trémolin
Le mangeur de Poudre
L'assassinat de Versailles
Le crime de la rue Saint-Laurent
1re partie, Le Meurtre
2e partie, La chasse à l'homme
3e partie, L'Expiation
La Mort d'un Forçat :
1re partie, L'Evasion du Bague
2e partie, Forçats et Gendarmes
3e partie, La Mort de Rouget
Le Coudanné à Mort :
1re partie, Le Mort Ressuscité
2e partie, L'Echafau.
Les Ecumeurs de Rivières
1re partie, Les Débuts u Bossu
2e partie, A la Recherche de son Père
3e partie, Père et Fils
La Nuit Sanglante :
1re partie, Le Réceillon de M. Denis
2e " L'Inspecteur de Police
3e " Le Lit de Mort
L'Assassiné Vivant :
1re partie, Le Crime
2e " Disparu
3e " Le Détective et 1re partie de
Floréal
2e partie, Dans les Mines
3e " La Famille Charlot
L'Antre du Crime :
1re partie, Les deux bandits
2e " Un vol sinistre
3e " L'amour c'est le ciel
4e " La chasse aux médailles

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

est publiée aux prix suivants :

UN AN, \$2.50 — SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance.

LE NUMERO - - 5 cents

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires
Boite B. P. 138—MONTREAL

L'EDITION HEBDOMADAIRE DE LA PRESSE

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE

est, sans contredit,

le Journal le plus populaire de tous les Journaux français du Canada,
tant à cause de la variété de son contenu en général que de

LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS

Pour abonnement, adressez

WURTELE & Cie, Propriétaires,
1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL